CHAQUE PIÈCE, 20 CENTIMES.
C[e] LIVRAISON.

THÉATRE CONTEMPORAIN ILLUSTRÉ

MICHEL LÉVY FRÈRES, ÉDITEURS,
RUE VIVIENNE, 2 BIS.

42



E.L

TROIS ROIS, TROIS DAMES



COMÉDIE EN TROIS ACTES, MÊLÉE DE CHANT

PAR

M. LEON GOZLAN

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE DU VAUDEVILLE, LE 26 JANVIER 1847.



DISTRIBUTION DE LA PIÈCE.

MATHIEU, négociant	MM. FELIX.	MARCEL	MM. CAMIADE.
BLANCHARD, son associé	MONTALAND.	UN DOMESTIQUE	EDOUARD.
DUMARTEL, ami de Mathieu et de Blanchard	BARDOU.	LAURE, femme de Mathieu	M[mes] FIGEAC.
BLICOURT	MUNIÉ	HELÈNE, femme de Blanchard	DOCHE.

La scène est à Paris.

ACTE I.

La scène est à Paris. Un salon servant de cabinet de travail à Blanchard et Mathieu, deux paravents, deux bureaux avec fauteuils, plumes, papier, registres sur les bureaux.

SCÈNE I.

LAURE, HÉLÈNE, *occupées à écrire*.

HÉLÈNE.

Laure, t'amuses-tu?

LAURE.

Pas du tout, et toi?

HÉLÈNE, *lisant avec affectation ce qu'elle écrit.*

« Répondant à l'honneur de votre lettre du 24, nous vous « dirons qu'il s'est fait beaucoup d'affaires sur notre place; les « cotons d'Amérique se sont encore élevés; les Surate sont en « baisse; les Egypte sont rares et les Brésil sans changement. » Trouves-tu ceci excessivement gai?

LAURE, *lisant de la même manière qu'Hélène, tout en écrivant.*

« La rente trois pour cent, qui avait fermé avant-hier à 82 fr. « 70 c., s'est maintenue ce matin, tandis que la rente cinq pour « cent a considérablement fléchi. Les actions du Nord prennent « faveur; mais Versailles, rive gauche, est retombé à 410. » Trouves-tu ceci beaucoup plus amusant?

HÉLÈNE.

Quand nous comptions passer tant d'heureux jours en épousant deux jeunes négociants de Bordeaux qui nous amèneraient à Paris.

LAURE.

Depuis deux ans nous sommes à Paris, et voici l'amusement qu'ils nous donnent. N'entendre jamais parler que de spéculations, d'opérations commerciales! Et nous-mêmes, obligées de devenir commis, quand le travail est pressé, comme aujourd'hui. Pas un jour de liberté!

HÉLÈNE.

Pas une heure de plaisir! Et n'avoir pas le droit de se plaindre!

LAURE. *Laure et Hélène quittent leur bureau et viennent en scène.*

Nous avons essayé de ce droit, chère Hélène, et nous n'avons réussi qu'à compromettre notre dignité. A quoi bon recommencer la lutte? Ton mari, quoique affectueux et loyal au fond, cédera toujours, par complaisance, aux principes du mien, qui sont, tu le sais, que le mariage, dans la société moderne, doit être une association de travaux et de fatigues, et non un échange continuel d'indulgence et de bonté. C'est un système emprunté aux Américains. Ils prétendent qu'aucune force ne doit être perdue.

HÉLÈNE.

Ainsi l'on nous fait l'honneur maintenant de nous considérer comme une force. Je préfère le temps où nous n'étions qu'une faiblesse. Quelle déception nous attendait, chère amie!

LAURE.

Elle a été profonde, et je te l'avoue, à toi qui es devenue ma sœur par l'oppression que nous subissons ensemble, elle me lasse. Le mariage a menti à mes plus douces croyances. Au lieu d'un mari, il m'a donné un maître; et ce maître a violemment comprimé un cœur que je lui apportais plein des trésors de la jeunesse : l'enthousiasme, la confiance, le besoin d'aimer; il en a éteint la flamme. Il m'a enfermée avec lui dans ce cachot où l'on n'entend que le bruit de l'argent, où l'éclat de l'or tient lieu du soleil. J'ai voulu me plaindre d'abord; puis j'ai prié; je me suis indignée; ensuite, j'ai pleuré. Mais je ne pleure plus, je ne m'indigne plus : j'obéis.

HÉLÈNE.

Nous nous sommes pourtant mariées par inclination.

LAURE.

Mon Dieu, oui.

HÉLÈNE.

C'est un grand tort, je le vois à présent, de trop s'aimer avant le mariage; c'est dangereux comme de payer d'avance : on est sûr d'être mal servi. Que nous étions plus heureuses en effet, avant d'être, toi, madame Mathieu, moi, madame Blanchard, sous notre beau ciel du Midi, dans notre riant pays de Bordeaux.

LAURE.

Où j'ai laissé ma mère.

HÉLÈNE.

Est-ce que toutes les femmes s'ennuient autant que nous à Paris?

LAURE.

Oh! certes non! à en croire M. Didier. Oublies-tu, Hélène, avec quelle chaleur il raconte, pour nous distraire, quand nos maris ne sont pas là, la vie enivrante du grand monde? ses plaisirs toujours variés par le goût, les soirées où accourt une foule brillante en équipages; les salons ouverts aux toilettes nouvelles; les grands noms qui retentissent sous les plafonds ondoyants de lumière; les bals, printemps au milieu de l'hiver; les femmes qu'on y admire, l'éclat qu'elles y répandent, le bonheur qu'elles en rapportent!... Je ne sais si tu sens comme moi, mais je n'entends jamais M. Didier recomposant pour nous le tableau de ces fêtes éternelles, sans avoir du feu dans les veines, des battements au cœur, de la fierté aux lèvres; l'exaltation me fait duchesse.

HÉLÈNE.

Je n'ai pas voulu t'arrêter au milieu de ton enthousiasme, mais ce n'est pas M. Didier qui nous fait ces brillants récits, c'est M. de Blicourt...

LAURE.

Ah!...

HÉLÈNE

Tu as pris l'un pour l'autre... Moi, quand je l'écoute nous raconter toutes ces belles choses, ces bals que tu traverses en duchesse, j'ai des ailes aux pieds, je danse. Mais tu as pu aisément confondre M. de Blicourt avec M. Didier : ils sont tous deux si pleins d'attentions pour nous.

LAURE.

Que de complaisances n'ont-ils pas!

HÉLÈNE.

Franchement, je regrette que nos maris aient relégué les bureaux de M. Didier à l'étage au-dessus. Il est si gai, si spirituel... autant que M. de Blicourt est distingué... Tu sais sans doute que M. de Blicourt doit partir bientôt pour le Mexique, où il va remplir les fonctions de chancelier auprès du consul de France?

LAURE.

Oui... il a terminé chez nous les deux années de stage que les dernières ordonnances consulaires l'obligeaient à faire dans une maison de commerce. Il partira dans deux mois... il te l'a dit, n'est-ce pas?

HÉLÈNE.

Je l'ai appris par M. Didier, qu'il voudrait emmener avec lui.

LAURE.

Ils parleront de nous, peut-être...

HÉLÈNE.

Très-souvent, j'en suis sûre. Ils ne seront pas oubliés non plus. Quand ils sont ici, notre chaîne nous paraît moins lourde, n'est-ce pas?...

LAURE.

M. de Blicourt m'aura prouvé ce que je sentais déjà en moi, que les personnes de qualité seront toujours les premières dans l'estime des femmes.

HÉLÈNE.

Le talent est aussi un titre que M. de Blicourt possède; hier, il parlait, devant moi, à M. Didier, d'une matinée musicale à laquelle il avait pris une part très-brillante... il a fait applaudir une romance dont il a écrit les paroles et la musique...

LAURE.

Lui!...

HÉLÈNE.

Si tu me promettais le secret?...

LAURE.

Parle...

HÉLÈNE, *allant au bureau de droite, et prenant la romance.*

Eh bien! cette romance... la voici. Je l'ai trouvée tantôt dans ton pupitre... Comme elle doit être jolie, tendre, sentimentale.

LAURE.

Tu ne l'as donc pas lue?

HÉLÈNE.

Non... vois ce qui est écrit sur l'enveloppe.

LAURE, *lisant.*

A madame Mathieu et à madame Blanchard.

HÉLÈNE.

Voyons vite maintenant. (*Elle sort la romance de l'enveloppe, et elle pousse un cri.*) Ah!... *Les deux Captives.*

LAURE.

C'est nous.

HÉLÈNE.

Puisque c'est pour nous... personne n'est là... si j'essayais de la chanter...

LAURE.

Tu le veux?...

HÉLÈNE.

Essayons. C'est charmant, paroles et musique d'un amateur, chantées par deux commis devant personne. Quel succès!

ROMANCE.

Dieu les dota de la beauté suprême,
Leur jeunesse fleurit encor;
Pas de souhait que l'or à l'instant même
Ne pût combler sans tarir leur trésor.
D'où vient pourtant que ces deux jeunes reines
Si tristement regardent l'horizon?
Leurs bracelets, leurs colliers sont des chaînes,
Dans un palais elles sont en prison.

HÉLÈNE, *après avoir chanté la romance.*

Sans piano, c'est tout ce qu'on peut faire.

LAURE, *montrant les bureaux.*

Voilà le piano des négociants.

HÉLÈNE.

A ton tour maintenant.

LAURE.

Second couplet.

MATHIEU, *au dehors.*

Portez ceci à la Banque.

HÉLÈNE.

J'entends ton mari!... à nos places! à nos places!

LAURE, *s'asseyant à son bureau.*

Travaillons!... (*Elle dit à haute voix en écrivant, pour être entendue de M. Mathieu, qui entre au milieu de la phrase.*) « Nous « vous accusons réception par la présente, en réponse à la chère « vôtre, des trois ballots de marchandises que vous nous avez « expédiés par le dernier roulage. »

SCÈNE II.

LES MÊMES, MATHIEU.

MATHIEU, *allant au bureau de madame Blanchard.*

Parfait! bravo! à merveille! c'est ainsi que j'aime à vous voir. Travaillez! travaillez! on en devient de jour en jour plus riche. (*Il vérifie rapidement les calculs de madame Blanchard*) Huit... trois... quatre... onze... vingt-six... quatre-vingt-dix-sept... trois mille, neuf... Superbe, pas l'erreur d'un centime (*Il va examiner le travail de Laure*). Ces majuscules sont inspirées; vous êtes née teneur de livres. Venez, approchez maintenant toutes les deux et que je récompense votre zèle par une bonne nouvelle.

LAURE, *venant en scène.*

Une bonne nouvelle!

HÉLÈNE, *venant en scène.*

Qu'est-ce donc! Irons-nous au spectacle ce soir? Nous conduirez-vous au bal de l'Opéra?... C'est le dernier.

LAURE.

Ce serait le premier pour nous.

MATHIEU.

Au spectacle! au bal! à l'Opéra! Ah! mesdames, je vous croyais plus raisonnables; ou plutôt je vous crois trop sensées pour supposer que vous parlez sérieusement. Je vais sur-le-champ vous fournir une preuve de la bonne opinion que j'ai de vous. Puisqu'il s'agit de l'Opéra, je vous dirai qu'on vient de m'offrir six billets pour le bal de la liste civile qu'on y donne ce soir.

HÉLÈNE.

Et vous ne les avez pas pris? un bal si beau, si riche!

LAURE.

Si bien composé!

MATHIEU.

J'ai fait mieux; j'ai payé ces six billets, et je les ai laissés aux dames patronesses qui me les avaient offerts.

HÉLÈNE, *à part.*

C'est d'une injustice!

LAURE, *bas.*

Et moi, qui ai cru un instant...

MATHIEU.

Mais, passons. Écoutez-moi religieusement toutes deux. Nous allons étendre notre industrie. Le commerce maritime nous a favorisés. Nos vins de Bordeaux ont porté les noms de Blanchard et de Mathieu sur tous les points du globe, gravés dans l'épaisseur des bouchons. Nous pourrions en tirer vanité; mais à la gloire nous avons toujours préféré les cotons, le sucre et le café que nous rapportions en échange de nos vins. Si nous avons quitté Bordeaux, théâtre de notre fortune, c'est que nous songeons, Blanchard et moi, à nous créer une position encore plus avantageuse. Sachez donc que nous sommes sur le point de devenir concessionnaires du chemin de fer de Paris à Brest.

HÉLÈNE.

Mais la bonne nouvelle?

MATHIEU.

Je viens de vous la dire.

HÉLÈNE.

Ah! c'est là la bonne nouvelle?

MATHIEU.

Sans doute... Permettez que j'achève. L'oncle de M. de Blicourt, — qui est député, un excellent député: il ne parle jamais, mais il vote!... — s'intéresse beaucoup au succès de notre demande, il l'appuie et il travaille à nous assurer le vote de la chambre, qui aura lieu demain. Vous m'écoutez toujours?

HÉLÈNE.

Avec le plus vif intérêt.

LAURE.

Avec le plaisir le plus grand.

MATHIEU.

Il nous fallait encore dix millions pour compléter notre cautionnement; M. Didier s'occupe en ce moment de les réunir. Il est en course avec votre mari, madame Blanchard, et dans quelques instants nous les reverrons tous les deux nous apporter l'assurance qu'ils ont trouvé cette somme. Ainsi, réjouissez-vous! dans deux ans nous serons quatre fois plus riches; dans quatre ans encore plus riches!...

HÉLÈNE.

Et nous travaillerons huit fois davantage!

LAURE.

Voilà un avenir!

MATHIEU.

Qu'on pourra justement appeler brodé d'or.

UN DOMESTIQUE *annonce.*

M. Dumartel!

MATHIEU, *remontant.*

Je m'étonnais qu'il ne fût pas déjà venu.

SCÈNE II.

LES MÊMES, DUMARTEL, *le domestique le suit, et pose un carton sur une chaise à droite.*

DUMARTEL.

Bonjour, Mathieu! mes hommages à ces dames! dans un petit instant, mesdames, j'aurai à solliciter de vous la faveur d'un conseil. Que je te félicite d'abord, mon cher Mathieu: que viens-je d'apprendre?

MATHIEU.

Quoi donc!

DUMARTEL.

Parbleu! ce que tout Paris sait déjà: que c'est toi et Blanchard qui serez concessionnaires du chemin de fer de Paris à Brest. Donc, je viens tout simplement, moi, votre compatriote, votre ami, vous demander les premières actions. Il eût été plus modeste de les attendre, mais c'eût été bien moins prudent.

MATHIEU.

On t'a devancé.

DUMARTEL.

Allons donc!

MATHIEU.

Tout est pris.

DUMARTEL.

Comme au spectacle, le jour d'une première représentation?... mais je connais le directeur, j'irai dans sa loge. Je retiens mille actions. Tu sais d'ailleurs que je suis de toutes vos affaires, que vous m'avez enrichi... ceci est un titre à de nouveaux bienfaits.

MATHIEU.

Tu n'as jamais douté de nous, il est vrai, et nous devons nous montrer reconnaissants.

DUMARTEL.

Mais je ne doute de rien; tout me réussit, tout me vient à bien. Mon caractère, mon métier, c'est d'être heureux; et je l'exerce avec bonheur. Certaines gens se vantent d'avoir une étoile, moi, je les ai toutes. Je suis heureux au jeu, je suis heureux en ménage, je suis heureux en affaires, je suis heureux en amitiés, et je serais un ingrat de ne pas ajouter...

MATHIEU.

Dumartel! n'ajoute rien.

DUMARTEL.

Que veux-tu? c'est ainsi.

Vous qui rêvez le bonheur sur la terre,
Qui l'invoquez du matin jusqu'au soir,
N'ayez donc plus au ciel avec mystère
Les yeux fixés, vous ne sauriez l'y voir.
Vous le peignant sous une fausse image,
Ne dites plus être heureux comme un roi,
Mais voulez-vous connaître son visage?
Regardez-le, car le bonheur c'est moi.

Oui, mon ami, je suis le bonheur en personne; jamais de cruelles pour moi; je me présente, on m'accueille; je parle, et je plais; je désire à peine, et j'ai déjà obtenu.

MATHIEU.

Dumartel!... tais-toi.

DUMARTEL.

Qu'ai-je fait au sort et aux mains pour qu'ils me traitent si bien?

MATHIEU.

Encore une fois... Dumartel!

DUMARTEL.

Non, je veux que tu sois bien persuadé de l'insolence de mon bonheur et que tu ne regrettes pas d'avoir placé tes actions entre mes mains. Affaire faite, passons au plaisir. A nous trois, mesdames. Vous savez ou vous ne savez pas que c'est ce soir qu'a lieu le bal que donne le riche prince Oldinski. Les dames qui viendront à ce bal seront, je n'ai pas besoin de vous le dire, magnifiquement costumées.

MATHIEU, *à part.*

Qu'est-ce que cela nous fait?

DUMARTEL.

C'est le dernier jour du carnaval.

HÉLÈNE.

Il aura été fort gai pour nous.

LAURE.

Absolument comme celui des autres années. (*A part.*) Avoir refusé ces billets!

DUMARTEL.

Le prince Oldinski veut lutter de splendeur avec le prince Mourakin, un oppresseur russe, qui donne aussi ce soir son dernier grand bal. Moi qui suis pour les Polonais, j'aurai le courage de mon plaisir: j'irai chez le prince Oldinski. Je l'aiderai à triompher de la Russie. Mais je n'irai pas seul à ce bal: la dame que j'y conduirai ne sera pas la moins brillante, la moins remarquée... Voici où j'ai besoin de toutes les lumières de votre goût exquis. (*Dumartel va prendre dans le carton un domino rose.*) Votre avis, mesdames, sur ce domino, qu'elle portera ce soir...

HÉLÈNE.

Mais c'est divin!

LAURE.

Des volants en dentelle!

HÉLÈNE.

Que ces manches flottantes sont gracieuses!

LAURE.

Un costume de fée.

MATHIEU, *à part.*

Il était bien nécessaire de le leur montrer...

DUMARTEL.

Il a été inventé par le célèbre Gavarni, d'après mes conseils

HÉLÈNE.

Je suis folle de ce domino.

MATHIEU.

(*A part.*) Allons, bon! (*Haut.*) Madame Blanchard, votre correspondance...

HÉLÈNE, *sans avoir entendu Mathieu.*

Oh! je veux l'essayer.

HÉLÈNE *et* LAURE.

Comme il est gracieux! quels divins ornements!

Un sylphe l'a brodé de ses doigts transparents;
Sans doute il l'a doté de son esprit lutin :
Quel destin!
Railler dans ce satin.

HÉLÈNE.

Si j'étais celle,
Qui, jeune et belle,
Vive étincelle,
Le portera :
Oh! sur mon âme!
Je serais femme
A mettre en flamme
Tout l'Opéra.

ENSEMBLE.

HÉLÈNE *et* LAURE.

Comme il est gracieux! quels divins ornements!
Un sylphe l'a brodé de ses doigts transparents;
Sans doute il l'a doté de son esprit lutin :
Quel destin!
Railler dans ce satin.

DUMARTEL.

A moi le prix du goût! à moi les compliments!
A moi la palme d'or pour les déguisements!
J'attendais mon arrêt de votre goût divin :
Gloire enfin!
Mon succès est certain.

MATHIEU.

Cet objet gracieux, ces divins ornements,
Font naître en mon esprit d'étranges mouvements.
Que ne puis-je à leurs yeux, libre dans mon dessein,
De ma main
Déchirer ce satin.

(*A part.*) Misérable Dumartel! Cet homme finira mal.

DUMARTEL.

Je voudrais que Blanchard vous vît ainsi costumée.

MATHIEU, *à part.*

En effet, il serait excessivement flatté.

HÉLÈNE, *se dépouillant du domino.*

(*A Laure.*) A ton tour; tu en meurs d'envie.

MATHIEU, *à part.*

Ma femme! elle oserait!

LAURE.

Je veux bien.

MATHIEU, *regardant Laure.*

Madame Mathieu! (*Laure rend avec résignation le domino à Hélène, qui fait un signe d'impatience à Dumartel.*)

HÉLÈNE, *en rendant le domino à Dumartel.*

Que madame Dumartel sera heureuse de vous accompagner ce soir au bal dans ce costume!

MATHIEU, *à part.*

Mettons un terme à cette scène.

HÉLÈNE.

Elle fera bien des jalouses.

MATHIEU.

Madame Mathieu, veuillez reprendre votre travail.
(*Laure blessée obéit.*)

DUMARTEL.

Madame Dumartel ne vient pas au bal avec moi ce soir.

HÉLÈNE.

Et à quel bal va-t-elle?

DUMARTEL.

Je l'ignore.

MATHIEU.

Comme nous ne devons pas le savoir, occupons-nous de nos affaires. Votre bureau vous attend, madame Blanchard.

HÉLÈNE, *piquée.*

J'y vais, monsieur. (*Elle va à son bureau à droite.*)

MATHIEU, *à Dumartel.*

Tu ignores, dis-tu, le bal où va ta femme ce soir, madame Dumartel, une des plus jolies personnes de Paris? Tu veux sans doute t'amuser de nous?

DUMARTEL.

Pas le moins du monde.

MATHIEU.

Mais c'est là une monstrueuse indifférence.

DUMARTEL.

Allons donc! madame Dumartel, que j'aime beaucoup, dont je suis très-sincèrement aimé, va de son côté, tandis que je vais du mien. (*Les femmes écoutent.*)

MATHIEU.

Admirable système! (*Il s'inquiète de savoir si les deux femmes n'écoutent pas.*)

DUMARTEL.

Elle a son monde, j'ai ma société; elle a ses amis, j'ai les miens aussi; l'été, elle va aux eaux de Bade, moi à celles des Pyrénées, sans qu'elle y trouve à redire.

MATHIEU, *s'apercevant que Laure et Hélène prêtent attention.*

Plus bas, plus bas!...

DUMARTEL.

Loin d'en souffrir, notre amour se rajeunit, se retrempe dans cette liberté salutaire.

MATHIEU.

Et c'est là ta méthode?

DUMARTEL.

C'est la meilleure. Je prétends, en général, que la femme soit libre d'aller où bon lui semble. C'est un goût qui est dans son droit.

MATHIEU.

Dis plutôt que c'est un droit qui est de son goût. (*Il surprend encore les deux femmes écoutant.*) Eh bien, madame Blanchard... (*Hélène s'est levée et va rejoindre Laure à son bureau en lui portant son travail. Ils gagnent à droite.*) La laisser aller où bon lui semble!... mais, sans toi, malheureux?

DUMARTEL.

Sans moi, si je la gêne.

MATHIEU.

Et si un autre lui plaisait?

DUMARTEL.

C'est impossible.

MATHIEU.

Fat!

DUMARTEL.

La loyauté du mari doit toujours accompagner l'indépendance de la femme.

MATHIEU.

Oui, comme le gendarme doit toujours accompagner le voleur. Dumartel, prends garde à toi!

DUMARTEL.

Gendarme, prends garde à toi!

MATHIEU.

Dumartel, ton immoralité me révolte.

DUMARTEL.

Mathieu, ta moralité m'épouvante.

MATHIEU.

Le mari est roi.

DUMARTEL.

Sans doute; mais il y a trois espèces de royauté : la royauté absolue, la royauté (*indiquant les deux femmes*), avec les deux chambres, et la royauté qui n'en est pas précisément une, comme celle du président des États-Unis. Il s'agit donc de savoir quelle espèce de royauté conjugale tu veux adopter.

MATHIEU.

La royauté absolue.

DUMARTEL.

Diable! et les révolutions?

MATHIEU.

Ah! bah! vois-tu, Dumartel, si ma femme avait seulement la pensée d'aller, sans me le dire, se promener aux Tuileries... je la punirais... je... Dumartel, assez sur ce chapitre.

DUMARTEL.

Soit. Je vous quitte, mesdames, mais en vous remerciant du précieux suffrage que vous avez daigné accorder au choix de ce costume, que vous seules porteriez avec autant de grâce que la personne à laquelle il est destiné. Adieu, Mathieu, je reviendrai demain avant tout le monde chercher mes actions pour les négocier à la Bourse. (*Il sort.*)

SCÈNE IV.

MATHIEU, HÉLÈNE, LAURE, LE DOMESTIQUE.

MATHIEU, *après l'avoir conduit, revient en scène.*

Quel homme!... un négociant s'occuper à ce point de parures et de bal, quand les fonds publics baissent depuis trois jours! Et voilà comme on fait banqueroute! (*A Hélène et à Laure.*) J'espère qu'il n'aura laissé aucune mauvaise impression dans votre esprit... cela fait pitié!...

LE MÊME DOMESTIQUE.

De la part du prince Mourakin! (*Il remet une lettre.*)

HÉLÈNE *et* LAURE.

Du prince Mourakin!

MATHIEU.

Pour moi? (*Le domestique se retire.*) Le prince Mourakin...(*Les deux femmes se rapprochent de Mathieu.*) « Le prince de Mourakin prie M. et madame Blanchard, M. et madame Mathieu de « lui faire l'honneur d'assister à son bal. »

HÉLÈNE.

Est-il possible? Oh! aller à cette fête!... Laure, nous irons.

LAURE.

Je n'ose partager ta joie.

HÉLÈNE.

Nous irons, te dis-je. Mon cœur saute déjà.

LAURE.

Nous n'avons pas même de toilette.

HÉLÈNE.

On en fait. Moi, des perles dans les cheveux, toi des torsades d'or. J'ai ma robe de tulle, toi celle de ton mariage. Que nous faut-il encore?... Rien. Nous sommes jeunes; tu es belle; le bonheur me fera jolie.

MATHIEU, *à Laure et à Hélène.*

M. le prince Mourakin s'est à coup sûr trompé; cette invitation ne devait pas nous être adressée; mais comme toute politesse en appelle une autre, je vais lui répondre moi-même que nous ne pouvons aller à sa fête, parce que nous sommes des gens obscurs, laborieux, complétement étrangers aux habitudes du monde.

HÉLÈNE.

Quoi! après une invitation aussi personnelle, nous n'irions pas à ce bal?... C'est la seule fois, depuis que nous sommes à Paris, qu'une pareille occasion... nous ne sortons pas de l'année...

MATHIEU, *au bureau de gauche, regardant Laure.*

Madame Mathieu, soyez plus raisonnable que madame Blanchard; écrivez vous-même au prince...

LAURE, *allant à son bureau.*

Je suis prête, monsieur...

HÉLÈNE, *à droite, allant à Mathieu.*

Non! elle ne doit pas écrire ce refus de sa main! ce serait une faiblesse... Vous n'êtes pas juste, monsieur Mathieu, on n'a jamais forcé les condamnés à écrire leur propre sentence. M. Blanchard n'irait pas si loin.

MATHIEU.

Votre mari fait ce qui lui plaît, madame.

HÉLÈNE.

Vous, ce qui nous déplaît, voilà la différence.

LAURE.

Voulez-vous dicter, monsieur?

MATHIEU, *dictant à Laure, qui s'est mise à son bureau. Pendant cette lettre, Hélène fait des signes à Laure pour l'empêcher d'écrire.*

« Monsieur le prince,

« M. Blanchard et moi, Jean Mathieu, son associé pour le com-
« merce des denrées du Midi, nous sommes parfaitement recon-
« naissants de votre politesse; mais nous sommes des hommes
« de travail et non de plaisir. Le bonheur de nos femmes, qui
« pensent absolument comme nous, est dans l'occupation, les
« distractions modérées, l'obscurité, la retraite et les goûts sim-
« ples. Aimées de leurs maris, elles ne songent qu'à leur être
« agréables...

LAURE, *s'impatientant.*

Oh! certainement.

MATHIEU, *avec volubilité.*

« En attendant d'élever les nombreux enfants qu'elles auront
« un jour. Nous sommes, monsieur le prince, Blanchard et moi,
« son associé, vos très-humbles et très-dévoués serviteurs. »

HÉLÈNE, *à part.*

Quelle humiliation! Je ne supposais pas Laure capable d'aller jusqu'au bout.

SCÈNE V.

LES MÊMES, MARCEL.

MARCEL.

M. Blanchard, qui est toujours en course avec M. Didier et M. de Blicourt, m'envoie pour vous dire de réunir bien vite toutes les notes relatives à l'affaire du chemin de fer. On exige un mémoire détaillé... il vous expliquera lui-même dans quel ordre il doit être rédigé... il va venir....

MATHIEU.

C'est bien. Je prévois que nous passerons toute la nuit à travailler.

LAURE, *à part.*

Toute la nuit.

MATHIEU.

J'ai besoin d'être seul. (*A Laure.*) Je suis content de vous, madame Mathieu. (*Laure lève les yeux sur son mari.*) Très-content. (*A Hélène.*) Mais beaucoup moins de vous, madame Blanchard. (*Hélène quitte son bureau, et va rejoindre Laure au milieu du théâtre, et pendant l'ensemble, Mathieu examine les papiers sur le bureau à droite.*)

HÉLÈNE, *à Laure, en se retirant.*

Est-ce bien toi?
Subir sa loi!
Écrire cette lettre!
A cet affront
Tendre le front!

LAURE.

Tu vas mieux me connaître.

ENSEMBLE.

LAURE.

Vois dans mes yeux
Briller les feux
De mon âme en délire:
Un projet m'inspire.
Viens! comme eux
Nous serons deux.

HÉLÈNE.

Je vois ses yeux
Briller des feux
De son âme en délire:
Quel projet l'inspire?
Oui! contre eux
Nous serons deux.

(*Hélène entre à droite.*)

LAURE, *bas à Marcel.*

J'ai à vous parler, Marcel. (*Laure et Marcel se retirent à gauche.*)

SCÈNE VI.

MATHIEU, *seul, remuant des cartons et des papiers.*

La leçon est bonne, elle profitera. Cette petite tête de madame Blanchard a du mal à se plier. Les belles maximes de Domartel ne porteraient que trop aisément leurs fruits dans cette maison, mais je les combattrai. Je suis impatient de revoir Blanchard. Voilà, je crois, tous les papiers qu'il demande pour composer ce mémoire... C'est qu'il est tard... Aura-t-il trouvé cet argent?... notre affaire est là aussi...

BLANCHARD, *au dehors.*

Bien! très-bien.

MATHIEU.

Mais je l'entends.

SCÈNE VII.

MATHIEU, BLANCHARD, BLICOURT.

BLANCHARD.

Tout va bien. Nous ne trouvions pas d'abord la somme: l'argent est si rare depuis qu'on ne parle plus que par millions! Heureusement, le père de notre premier commis, de notre ami, M. Didier, veut bien la garantir; il fait plus, il consent à verser une partie de cette somme. Les titres et les valeurs seront demain matin de bonne heure à notre disposition; c'est M. Didier, lui-même, qui les produira dans le cabinet du ministre, avant la séance de la chambre.

MATHIEU.

Excellent ami! Tout ne dépend donc plus maintenant que du vote de la chambre?

BLICOURT.

Nous sortons, M. Blanchard et moi, de chez mon oncle, qui a vu hier la plupart des députés dont les départements sont les plus intéressés dans la question. Tous vous appuyeront. Mais ils ne font pas la majorité...

MATHIEU.

Malheureusement.

BLANCHARD.

Et c'est pour obtenir la majorité que l'oncle de M. de Blicourt nous conseille d'écrire un mémoire rapide qui serait communiqué aux députés demain avant la séance. Je me suis hâté de te faire part de cet avis par Marcel, notre homme de confiance.

MATHIEU.

Les notes sont prêtes.

BLANCHARD.

Très-bien. Maintenant il faut que nous allions ensemble voir les ministres, les députés douteux, les journalistes influents... Nos concurrents sont redoutables... pas de temps à perdre!...

MATHIEU.

Oui, allons!

BLANCHARD, *arrêtant Mathieu, et à demi-voix pour n'être pas entendu de Blicourt, qui est à examiner des papiers sur le bureau de gauche*

Tu sais que ce soir tout Paris est en fête?

MATHIEU.

Tant mieux pour Paris, ce grand fainéant... quel rapport vois-tu?

BLANCHARD.

Les boulevards sont remplis de gens qui s'amusent à voir passer les masques. Le temps est beau; une soirée d'automne; les croisées répondent aux provocations joyeuses des chariots enflammés qui ploient sous la charge grotesque de mille parodies divertissantes. Ce soir Paris est masqué en Venise.

MATHIEU.

Eh bien! nous prendrons les rues pour éviter l'encombrement... partons!

BLANCHARD, *toujours à demi-voix*.

Si nous faisions bien, mon ami, puisque nous avons tout Paris à traverser, nous prendrions nos femmes dans notre voiture et nous leur donnerions le plaisir de ce spectacle.

MATHIEU.

Y penses-tu?

BLANCHARD.

Nous leur devons bien quelque dédommagement.

MATHIEU.

Blanchard! Blanchard! depuis quelque temps je surprends chez toi certaine faiblesse... Je ne souscrirai pas à ta dangereuse fantaisie... Les affaires! toujours les affaires et rien que les affaires! courons terminer la nôtre...

BLANCHARD, *en s'en allant*.

Hélène eût été pourtant bien heureuse de venir avec nous.

MATHIEU.

A chacun sa tâche : les hommes doivent enrichir la maison, les femmes la garder. Viens, nous avons déjà trop tardé; viens! (*Il entraîne Blanchard.*)

BLANCHARD, *le suivant*.

Il a peut-être raison. (*Ils sortent par le fond.*)

SCÈNE VIII.

BLICOURT, *seul*.

J'ai pensé à nos pauvres délaissées; leurs maris ont dû recevoir la lettre d'invitation que je leur ai fait adresser par mon ami, le prince Mourakin. Didier est invité aussi. Ce soir lui et moi, nous les verrons donc heureuses. Ce soir, la joie leur rendra la vivacité, l'abandon, la charmante folie de leur pays. Quelle délicieuse nuit! Elles seront à nous par le droit sacré de la polka, à moins que M. Blanchard et M. Mathieu ne veuillent la danser avec elles, ce qui est peu probable. Madame Mathieu s'appuiera sur ce bras; j'aurai à moi seul sa grâce, son regard, son sourire. Didier ne sera pas moins heureux. Madame Blanchard sera avec lui. Mais soyons prudents tous les deux; nous perdrions ces deux pauvres prisonnières, si leurs maris soupçonnaient seulement... Blanchard a une pénétration calme à laquelle rien n'échappe... Mathieu est jaloux comme un tigre; il est brutal, féroce dans ses colères... Je le sais, mais rien n'est capable d'étouffer mon amour pour madame Mathieu. Je l'aime au point que si j'eusse accepté de partir demain pour le Mexique, au lieu de n'obtenir que le simple emploi de chancelier que j'irai occuper dans deux mois, j'aurais eu celui de vice-consul. J'ai préféré un grade inférieur et rester deux mois de plus ici, auprès de madame Mathieu. Il me semble que cette femme est le dernier lien qui m'attache à la jeunesse. Je sens qu'une fois entré dans l'aride carrière diplomatique, l'ambition me glacera le cœur. Aimons donc encore une fois, aimons donc beaucoup, puisque je ne dois plus aimer bientôt.

Vous n'avez pas la candeur du jeune âge,
Dernier amour, qui valez le premier;
Vous n'avez pas ces minutes d'orage,
Faciles pleurs qu'un mot vient essuyer :
Mais vous laissez, dernier amour céleste,
Au fond du cœur pour le purifier,
Un doux regret, comme un encens qui reste,
Et qui survit aux cendres du foyer,
Dernier amour, vous valez le premier.

SCÈNE IX.

BLICOURT, HÉLÈNE.

BLICOURT.

Comme vous êtes triste, madame!

HÉLÈNE.

J'ai lieu de l'être.

BLICOURT.

Ce n'est pas tout à fait ainsi que je m'attendais à vous voir... N'avez-vous pas reçu une lettre d'invitation pour le bal du prince Mourakin?

HÉLÈNE.

C'est parce que nous l'avons reçue que vous me voyez si désolée. M. Mathieu ne veut pas que nous allions à ce bal.

BLICOURT.

C'est de la tyrannie.

HÉLÈNE.

Si vous connaissiez la réponse qu'il a fait écrire au prince par cette pauvre Laure... « Nous sommes reconnaissants de sa politesse... mais les occupations modestes... les denrées du Midi... « Notre bonheur est de rester chez nous... nous élèverons un « jour de nombreux enfants... » Oh! ce n'est pas moi qui aurais écrit cette odieuse lettre. Laure a eu la faiblesse...

BLICOURT.

M. Didier sera aussi affligé, aussi malheureux que moi quand il saura...

HÉLÈNE.

Ah! M. Didier était invité... nous l'aurions vu à cette fête?...

BLICOURT.

Ce ne sera plus une fête pour lui ni pour moi, madame...

HÉLÈNE.

Enfin nous n'irons ni chez le prince Mourakin ni au bal de l'Opéra.

SCÈNE X.

LES MÊMES, LAURE.

LAURE.

Tu te trompes.

HÉLÈNE.

Que dis-tu?...

LAURE.

Oui, cette nuit, dans quelques instants... nous irons toutes deux au bal de l'Opéra, accompagnées de Marcel, que j'ai mis dans la confidence...

BLICOURT.

Le projet est hardi.

LAURE.

Pour qu'il s'accomplisse avec le moins de danger possible pour nous, je viens d'acheter des dominos gris d'une simplicité délicieuse et des masques à dérouter l'inquisition des regards les plus indiscrets.

BLICOURT.

Conspiration masquée comme à Venise.

LAURE.

Oui, monsieur de Blicourt... c'est une conspiration vénitienne... une protestation contre la tyrannie du doge... faite à l'occasion d'un bal...

BLICOURT.

Les poignards sous les fleurs, le bruit des instruments couvrant la voix des conjurés... c'est terrible et charmant...

HÉLÈNE, *passant au milieu*.

Oh! monsieur de Blicourt, vous encourageriez...

BLICOURT.

Non, madame... Madame Mathieu, avez-vous en effet songé à tous les dangers?...

LAURE, *revenant au milieu*.

A tous. Depuis quelques jours nos maris travaillent ici jusqu'au matin; cette nuit, et ils vont bientôt commencer, ils ont à écrire un mémoire qui doit être présenté à la chambre des députés. Nous sommes donc sûres que M. Mathieu et M. Blanchard ne quitteront pas la place avant le jour. Ainsi toutes les difficultés sont prévues.

HÉLÈNE.

Moins la plus grande de toutes.

LAURE.

Laquelle?

HÉLÈNE.

L'escalier de service n'est praticable que dans le jour, et la nuit on ne peut prendre le grand escalier, le seul par où l'on sorte, sans traverser cette pièce.

LAURE.

Grand Dieu!... je n'y avais pas pensé...

BLICOURT.

Renoncez donc à cette tentative.

LAURE.

Y renoncer!

BLICOURT.

Le péril est certain.

LAURE.

Le courage sera plus grand que le péril. Le silence... l'adresse... la demi-obscurité... l'espoir... le désir!...

HÉLÈNE.

Laure!

LAURE.

Puis, la volonté ferme et résolue. Ils ne nous entendront pas sortir.

HÉLÈNE.

J'hésite encore...

LAURE.

Quel mal?..

HÉLÈNE.

Aucun sans doute... mais...

LAURE.

Marcel ne sera-t-il pas avec nous?

HÉLÈNE.

Oui, mais ceci est le point essentiel, le cas de vie ou de mort : il faut que nous soyons rentrées avant le jour.

LAURE.

Rien ne nous en empêchera. Enfin une fois, dans notre vie d'esclave, nous aurons vu un bal masqué à l'Opéra! Joie pour tous! Chacun est destiné à s'amuser cette nuit...

HÉLÈNE, *à Blicourt.*

Vous et M. Didier à la fête du prince Mourakin, nos maris à rédiger leur mémoire...

LAURE.

Et nous à l'Opéra. Viens, ma chère Hélène, allons nous costumer pour le bal... silence! C'est M. Mathieu.

HÉLÈNE.

Et mon mari.

SCÈNE XI

LAURE, HÉLÈNE, BLICOURT, BLANCHARD, MATHIEU.

MATHIEU, *à Blicourt.*

Merci de nous avoir attendus pour connaître le succès de nos démarches. Grand succès! Tout s'annonce à merveille. Mais le ministre des travaux publics est fortement de l'avis de votre oncle; il est convaincu qu'un mémoire entraînera la majorité. Nous allons nous y mettre à l'instant; et demain avant dix heures, vous viendrez le chercher pour le communiquer vous-même à votre oncle. C'est convenu avec lui.

BLICOURT.

A vos ordres, monsieur Mathieu.

MATHIEU.

Blanchard, nous écrirons toute la nuit.

BLANCHARD.

C'est inutile. Pourquoi passer la nuit?.. En nous levant quelques heures avant le jour, nous serons suffisamment en mesure...

MATHIEU.

Du tout! du tout! La nuit, les idées sont plus nettes, le travail plus rapide et plus clair. C'est entendu, nous allons nous mettre à l'œuvre sans désemparer. Nous ne vous renvoyons pas, mesdames.

BLANCHARD, *à Hélène.*

Je n'ose pas la contrarier.... A demain, madame Blanchard.

BLICOURT, *écrivant sur un calepin, à part.*

Ces deux mots à Didier : « Cette nuit au bal de l'Opéra. » (*Il plie le billet qu'il a écrit et sort. Mathieu l'accompagne sur l'ensemble.*)

LAURE, *bas à Hélène.*

Viens, Marcel nous attend.

ENSEMBLE.

MATHIEU.

Cette nuit
Me séduit,
C'est pour nous un festin,
Écrivons loin du bruit,
Jusqu'à demain matin.

BLANCHARD.

Ce projet la séduit.
Résisterai-je en vain?
Veillons donc et sans bruit
Jusqu'à demain matin.

LAURE.

Partons vite et sans bruit,
Viens, donne-moi la main,
La mienne te conduit
Et t'ouvre le chemin.

HÉLÈNE.

J'hésite... cette nuit,
Ce départ clandestin,
Quel effroi me poursuit?
Montre-moi le chemin.

(*Elles sortent à gauche.*)

SCÈNE XII.

MATHIEU, BLANCHARD.

MATHIEU, *arrangeant son bureau; il sonne, le domestique apporte quatre flambeaux et les dispose sur les bureaux.*

Nous voilà seuls : personne ne viendra nous interrompre...

BLANCHARD, *arrangeant le feu et s'apprêtant à écrire.*

Pour hâter le travail, nous allons nous le distribuer ainsi : moi, je traiterai de la partie morale de l'entreprise; avantages pour le pays, facilités ouvertes aux débouchés, changements favorables apportés aux mœurs par le rapprochement de la métropole; toi, tu te chargeras de tous les calculs, achats de terrains, de matériaux, etc., etc.

MATHIEU, *allant à Blanchard.*

Veux-tu d'abord parcourir avec moi ces notes où j'ai jeté les premiers chiffres?

BLANCHARD.

Voyons. (*Il examine avec lui en silence un papier qu'ils tiennent.*) Cette évaluation me semble un peu exagérée.

MATHIEU.

Peut-être... mais le prix des fers augmente chaque jour; la main d'œuvre aussi. Cependant si tu es d'avis d'une réduction?...

BLANCHARD.

Oui... je la crois nécessaire... examinons mieux pourtant... (*Des cris de masques se font entendre au loin.*)

BLANCHARD.

Quel est ce bruit dans la rue?...

MATHIEU.

Des gens qui vont au bal, des employés inexacts (*Hélène et Laure sortent de l'appartement de gauche, elles sont masquées et portent chacune un domino gris*), qui se rendront demain quatre heures plus tard à leurs bureaux; des femmes... (*Elles paraissent.*) Parle-moi de nos femmes, voilà des modèles d'obéissance. C'est le résultat de la sévérité.

BLANCHARD.

Ce n'est pas tout à fait mon système : sans la tyrannie incessante des affaires, je ne négligerais pas les occasions de procurer des distractions à Hélène...

MATHIEU.

Blanchard, tes principes sont déplorables; (*Les deux femmes se sont avancées vers la porte du fond, au moment où elles vont pour sortir, elles aperçoivent Mathieu qui se dirige vers son bureau, elles se sauvent et se cachent derrière le paravent de gauche.*) ils commencent à m'alarmer. Je ne les souffrirais pas chez moi, choisis entre tes principes et les miens, ou que notre association cesse. Tant pis pour qui le trouve mauvais, je suis de fer!

BLANCHARD.

Notre amitié ne sera jamais altérée... occupons-nous de ce mémoire. (*Les deux femmes se dirigent de nouveau vers la porte du fond et sortent avec précaution.*)

Commençons notre nuit de travail.

MATHIEU, *assis devant son bureau, lorsqu'elles sortent.*

Bien du plaisir à ceux qui vont au bal!

ACTE II.

Même décor qu'au premier acte; feu dans l'âtre. Deux domestiques entrent, enlèvent les flambeaux, plient les paravents et ouvrent les rideaux. — Pendant le baisser du rideau, remplacer les grandes bougies par d'autres près de finir. — Musique à l'orchestre.

SCÈNE I.

MATHIEU, BLANCHARD, *à la même place où on les a vus à la chute du rideau.*

MATHIEU.

J'ai fait assez de chiffres pour découvrir une planète.

BLANCHARD.

Je suis fatigué, je l'avoue... Si nous prenions quelques minutes de repos?

MATHIEU.

Sybarite! (*Il examine un écrin qui est sur son bureau.*) Blanchard!

BLANCHARD, *s'avançant vers Mathieu.*

Que tiens-tu là?

MATHIEU.

Tu le vois, un écrin. (*Il ouvre l'écrin.*)

BLANCHARD.

Dieu! que c'est beau! pour qui ces diamants?

MATHIEU.

Ne le devines-tu pas?

BLANCHARD.

Si tu étais Dumartel, je te dirais... pour quelque maîtresse.

MATHIEU.

N'ai-je pas ma maîtresse aussi; celle pour qui mes yeux n'ont pas assez de regards, mes regards assez d'admiration; n'ai-je pas la plus belle de toutes les maîtresses, ma femme, Laure, pour qui j'ai autant d'amour que de sévérité?... Mes principes n'ôtent rien à ma tendresse.

BLANCHARD.

Qui le sait mieux que moi?

MATHIEU.

C'est mon trésor, je le surveille, je le défends, mais je l'aime Laure ne me connaît pas. Si ma bouche, si mon visage, lui exprimaient, quand je la contemple, tout ce qu'éprouve mon cœur, je ne serais plus maître de mon autorité sur elle. Je ne vois pas chez tous ces marchands de merveilles, dont Paris abonde, une étoffe nouvelle, une fantaisie à peine étalée, sans me dire : Ceci fera plaisir à madame Mathieu; c'est cinquante louis, cent louis parfois à débourser... moi qui calcule tant!... eh! bien, je les donne et je porte le présent à Laure. Si elle est contente, je me crois trop payé. Je me dis tout bas : Pour acquit, un sourire. Ainsi, ces diamants te plaisent?

BLANCHARD.

Ils sont magnifiques, mais ta femme, j'en suis sûr, aimerait mieux qu'ils fussent beaucoup moins beaux et que tu lui permisses d'aller les montrer quelque peu dans le monde. Tu vas, du reste, m'obliger d'acheter demain une semblable parure à Hélène; douce obligation, dont je te remercie. Elle est vraiment superbe; veux-tu me permettre d'aller la lui montrer?

MATHIEU.

Fais mieux, mon ami, si cette parure lui plaît, laisse-la-lui; le bijoutier en a encore une exactement pareille, que je lui prendrai pour Laure. Mais tu vas l'interrompre dans son sommeil?

BLANCHARD.

Une femme à qui l'on apporte des diamants n'est jamais fâchée d'être éveillée.

MATHIEU.

Va donc!

BLANCHARD.

Je reviens sur-le-champ. (*Il rentre à droite.*)

SCÈNE II.

MATHIEU, *seul.*

Dans quelques heures la chambre aura voté notre chemin de fer; et nos espérances seront réalisées. Ce mémoire entraînera la majorité; quelle gigantesque opération! quels bénéfices! La fortune nous sourit; décidément je crois que ce fat de Dumartel nous a communiqué un peu de son bonheur.

SCÈNE III.

MATHIEU, BLANCHARD, *consterné, et tenant à la main l'écrin.*

BLANCHARD, *à part.*

Hélène n'est pas chez elle.

MATHIEU, *à son bureau.*

Te voilà déjà... eh bien, comment ta femme a-t-elle trouvé ces diamants?

BLANCHARD.

Mais... fort beaux... fort beaux...

MATHIEU.

A-t-elle poussé de grands cris d'admiration? t'a-t-elle embrassé?

BLANCHARD.

Oui... oui... elle a été ravie. (*A part.*) Que penser?

MATHIEU.

Mais d'où vient que tu les rapportes? Pourquoi ne pas les lui avoir laissés?

BLANCHARD.

Vois-tu... c'est que... Hélène désire auparavant connaître l'avis de ta femme... elles se consultent toujours... et... (*A part.*) où est-elle allée, mon Dieu!

MATHIEU.

La fantaisie de madame Blanchard me paraît assez singulière. Il est hors de doute que ces pierreries plairont à Laure. Enfin!... reprenons notre travail. (*Il prend l'écrin des mains de Blanchard et va le poser sur son bureau.*)

BLANCHARD, *à part.*

Hélène absente!... Il fait jour... elle a donc passé la nuit entière hors de la maison? Oh! qui m'apprendra...

MATHIEU.

Qu'as-tu, Blanchard?

BLANCHARD.

Moi, rien.

MATHIEU.

Tu parais inquiet... troublé.

BLANCHARD.

Non, un peu de lassitude peut-être... nous avons écrit toute la nuit... (*A part.*) quelle torture!

MATHIEU.

C'est fini; nous n'avons plus qu'à joindre ton travail et le mien et à relire. (*Il prend les feuillets écrits par Blanchard qui les lui a remis et les réunit aux siens.*) Nous irons ensuite nous reposer. Veux-tu que je lise?

BLANCHARD, *à son bureau, dans la plus grande préoccupation.*

Comme il te plaira.

MATHIEU *lit.*

« Parmi les conquêtes de l'industrie, la première, la plus fé-
« conde, la plus brillante, est sans contredit la découverte des
« chemins de fer. » On dirait qu'il ne m'écoute pas. Blanchard! Blanchard!... est-ce qu'il dormirait? c'est pourtant sa prose que je lis... Blanchard!

BLANCHARD, *sortant de ses réflexions.*

Eh bien... qu'y a-t-il?... poursuis... je t'écoute.

MATHIEU.

Non, tu ne m'écoutes pas. Mais qu'as-tu donc?

BLANCHARD.

Je t'assure... tu es d'une exigence...

MATHIEU.

Lis toi-même, j'écouterai; ça marchera mieux peut-être. (*Il remet le manuscrit à Blanchard, qui reste silencieux.*) J'attends toujours.

BLANCHARD.

Ah! j'y suis... « Parmi les conquêtes de l'industrie, la pre-
« mière, la plus féconde... » Il me vient un doute... une idée...

MATHIEU, *à part.*

Que dit-il?...

BLANCHARD.

... « La première, la plus féconde, la plus brillante est sans
« contredit la découverte des chemins de fer... » Oh! non... cet espoir ne me trompe pas...

MATHIEU.

Est-ce qu'il y a cela dans le manuscrit?

BLANCHARD.

Mathieu!...

MATHIEU, *après avoir jeté les yeux sur le mémoire.*

Mais non...

BLANCHARD, *se levant de son bureau.*

Mathieu!...

MATHIEU.

Qu'as-tu, mon ami?... est-ce que ton cerveau fatigué?...

BLANCHARD.

Ma femme n'est pas dans sa chambre.

MATHIEU.

Que dis-tu?

BLANCHARD.

Tu te souviens qu'elle a accompagné la tienne chez elle, dans tes appartements, hier au soir en me quittant, au moment où nous nous mettions au travail...

MATHIEU.

Oui...

BLANCHARD.

Je suis sûr qu'elle aura été retenue chez toi par quelque indisposition... Oblige-moi donc d'aller voir auprès de ta femme...

MATHIEU.

Mais tout de suite... Je comprends maintenant tes distractions, cher Blanchard... Je cours et je reviens te rassurer...

SCÈNE IV.

BLANCHARD, *seul.*

Hélène partie!... c'était impossible... et avec qui?... J'ai eu là un affreux soupçon! je ne me le pardonnerai jamais... Ma raison a un instant chancelé... mais que cette réflexion si naturelle qu'Hélène était chez madame Mathieu m'a fait du bien...

SCÈNE V.

MATHIEU, BLANCHARD.

MATHIEU.

Blanchard!... Blanchard!... c'est affreux!...

BLANCHARD.

Parle...

MATHIEU.

Ma femme... ma femme n'a pas passé la nuit ici.

BLANCHARD, *à part.*

Oh! mon Dieu!

MATHIEU.

Évadée... enlevée... que sais-je? Devines-tu la raison?... le motif?... Action infâme!... Je veux envoyer à sa poursuite... je vais appeler tout le monde. (*Il va pour sortir.*)

BLANCHARD, *l'arrêtant.*

Y songes-tu?... oublies-tu qu'elle porte ton nom?

MATHIEU.

Tu as raison... il faut se contenir, se taire... mais j'étouffe... je meurs si je n'éclate pas... Eh bien! je cours la chercher moi-

même.

BLANCHARD.

Où iras-tu ?

MATHIEU.

Je la tuerai avec son amant.

BLANCHARD.

Mathieu

MATHIEU.

Elle a un amant.

BLANCHARD.

Mais ta femme ne connaît personne à Paris.

MATHIEU.

C'est nous qui ne connaissons rien aux choses de la vie, pauvres fous qui nous épuisons pour les enrichir. Voilà dix nuits que nous travaillons comme des forçats à la chaîne ; la dernière nous récompense. Ma femme a quitté la maison ! c'est ainsi qu'on nous joue, qu'on nous vole notre honneur dans l'ombre, tandis que nous vivons sur notre confiance... stupide crédulité ! jusqu'au jour où le hasard tire brusquement les rideaux de l'alcôve déserte, et nous montre une solitude adultère à la place que nous occupions la veille... Adieu, je les trouverai tous les deux... (*Revenant.*) Mais ta femme ?...

BLANCHARD.

Hélène était déjà levée... elle est au comptoir... là haut... elle écrit... j'en viens... je l'ai vue...

MATHIEU.

Tu es heureux, toi !... Mais veille de près sur ton intérieur... Tu vois ce qui m'arrive pour ne l'avoir pas tenue assez étroitement liée à ses devoirs. Vengeance ! oh ! vengeance !... (*On entend au dehors la voix de Dumartel.*)

BLANCHARD, *se précipitant sur Mathieu pour l'arrêter.*

Étouffe-la un instant ! j'entends Dumartel... Qu'il ne sache rien... son ironie te tuerait...

SCÈNE VI.

LES MÊMES, DUMARTEL, *en domino rose*.

DUMARTEL.

Ces chers amis ! encore au travail, quand tout Paris enterre joyeusement le carnaval. Savez-vous pourquoi je suis chez vous d'aussi bonne heure et dans ce costume ?

BLANCHARD, *distrait.*

Mais non...

DUMARTEL.

C'est une folle aventure. Je vous ai dit hier que je devais aller au bal du prince polonais Oldinski, avec la dame de mes pensées ; mais comme elle s'est sentie très-indisposée, et que je n'ai pas voulu laisser ce domino sans emploi, je me suis dit avec résignation : (*Mathieu va à son bureau.*) Monsieur Dumartel, vous irez au bal de l'Opéra. (*Mathieu brise des plumes de colère et se dirige vers le fond.*) Qu'as-tu donc, Mathieu, tu t'agites, tu ne tiens pas en place ?

BLANCHARD.

Il allait sortir...

DUMARTEL, *allant à lui, et le ramenant en scène.*

Ah ! c'est différent. Ici commence l'aventure. Caché sous ce domino, je devais me croire parfaitement à l'abri de la malignité. Vous allez voir que, si je n'ai pas été reconnu, je n'ai guère gagné à mon incognito.

MATHIEU, *remontant de nouveau.*

Je n'ai pas le temps de t'écouter davantage, il faut...

DUMARTEL.

Il faut que tu m'écoutes.

MATHIEU.

Ma présence ailleurs...

DUMARTEL.

Ta présence ici est indispensable.

MATHIEU.

A qui ?

DUMARTEL.

A moi. J'ai un duel et je viens te chercher pour être mon second. (*Blanchard et Mathieu redescendent.*)

BLANCHARD.

Un duel !

DUMARTEL.

Il n'y avait pas cinq minutes que j'étais dans la salle de l'Opéra, que deux femmes, deux charmants dominos gris, sont venues m'attaquer. Elles m'ont dit d'un ton railleur : « Beau masque, ce joli domino rose que tu portes, tu le tiens d'un indiscret, d'un fat, d'un médisant, de M. Dumartel, » et mille autres choses aussi flatteuses.

MATHIEU, *remontant.*

Eh ! que m'importe, tes deux femmes, tes deux dominos gris !

DUMARTEL.

Eh ! qui sait ? quand on est marié... ça t'intéresse peut-être...

MATHIEU, *revenant et regardant Dumartel.*

Moi ?...

DUMARTEL.

Qui les avait si bien instruites ? Je suis piqué au jeu ; elles veulent me quitter, je les suis ; j'y mets de l'importunité. D'ailleurs, je les supposais fort jolies... une taille... des pieds... enfin, deux femmes faites... pour moi... Cependant, j'aurais fini par les perdre dans la foule, sans un événement qui les a empêchées de sortir avant qu'il fît jour.

MATHIEU, *impatienté.*

Dumartel !...

DUMARTEL.

Patience, Mathieu, le duel va venir. Vous savez que c'est au profit des anciens pensionnaires de la liste civile, des serviteurs de la cour de Charles X, que le bal de l'Opéra a été donné cette nuit. Au plus chaud moment de la fête, vers cinq heures du matin, quelques jeunes partisans de la monarchie déchue ont imprudemment montré des symboles de leur opinion : un drapeau, des fleurs, des couleurs séditieuses. La police est intervenue. Lutte ouverte alors entre elle et les joyeux danseurs. La garde est accourue comme dans les tragédies ; on a désarmé la garde, comme dans les comédies. Enfin, deux ou trois cents municipaux sont venus, qui ont cerné le théâtre jusqu'au jour. Leur plan était d'arrêter les révoltés au passage, ce qu'ils ont fait. Mais vous ne vous figurez pas le trouble, l'effroi, ensuite l'épouvante de mes deux jolis dominos gris, de mes deux jeunes imprudentes, d'autant plus effrayées que depuis une heure elles avaient perdu dans la mêlée, le domestique qui les escortait.

MATHIEU.

Eh bien !...

DUMARTEL. (*Pendant ce monologue, Mathieu regarde Blanchard avec attention, celui-ci évite son regard.*)

J'ai pris alors ma revanche. Vos maris, leur ai-je dit, vont vous gronder bien fort au retour. Voulez-vous que je sois votre défenseur auprès d'eux ? Probablement, je serai allé trop loin dans mes consolations railleuses, car tout à coup deux jeunes gens dont le visage était masqué, que je n'avais pas vus d'abord avec ces dames, mais évidemment là pour les protéger, m'ont prié de me taire. Je n'en ai rien fait. Ils ont persisté ; j'ai redoublé de raillerie. Enfin, le cavalier qui accompagnait la plus calme des deux femmes, car l'autre domino avait complétement perdu la tête, m'a pris à part, et au milieu d'un débordement de masques il m'a dit d'accepter sa carte ou un soufflet. J'ai pris sa carte et je lui ai donné la mienne en lui disant au moment où la fleuve nous séparait : Aujourd'hui, chez vous, à neuf heures. (*Il se fouille.*) Mais dans ma précipitation à recevoir cette carte, au milieu du trouble général, je ne sais plus trop où je l'ai mise... je l'ai cherchée partout sans la trouver... (*Tout en continuant à se fouiller.*) Bientôt la foule a pu s'écouler. Mais comme je tenais beaucoup à connaître le nid de mes colombes, je me suis attaché à leurs pas. Les deux jeunes gens qui les accompagnaient les ont quittées par prudence à quelque distance des boulevards... Qu'ai-je donc fait de cette carte ?... J'ai continué à suivre mes belles éplorées. Ici votre étonnement va vous dédommager de la longueur de ce récit. Savez-vous où mes deux dominos gris, ces deux femmes sont entrées ? (*Ici Blanchard et Mathieu prêtent une attention extraordinaire.*) Elles sont entrées dans votre maison...

MATHIEU.

Dumartel, le nom de celui qui t'a insulté ? Dis-moi son nom !

DUMARTEL, *mettant la main dans la poche du domino, et sortant la carte.*

Ah ! la voici... Son nom ? je vais te le dire...

BLANCHARD.

Donne-moi cette carte !

DUMARTEL.

Tiens !

BLANCHARD, *saisissant cette carte et lisant, à part.*

M. de Blicourt !...

MATHIEU, *pendant que Blanchard examine la carte.*

Dumartel ! Dumartel ! parle, tu as reconnu ces deux femmes ?

DUMARTEL.

Moi ?...

MATHIEU.

Tu les connais, te dis-je... quelles sont ces deux femmes ? réponds-moi !

DUMARTEL, *à part.*

Tiens... tiens... qu'y a-t-il ? il me ferait supposer... mais oui.

BLANCHARD, *à part.*

A tout prix, évitons un éclat déshonorant... Mais que faire ?... (*Jetant les yeux sur la glace de la cheminée.*) Ah !... une autre carte. (*Il court à la cheminée. Là, pendant que Mathieu poursuit le dialogue avec Dumartel, il jette au feu la carte de M. de Blicourt, et il en prend une, après l'avoir lue, parmi celles qui sont placées le long de la glace.*)

MATHIEU.

Tu ne me réponds pas?

DUMARTEL.

Que veux-tu? on n'est jamais bien sûr, mon pauvre ami... on suppose beaucoup en pareil cas, on n'affirme rien. Au fond, qu'est-ce que cela te fait, mari modèle, à l'abri de ces accidents?

MATHIEU.

Qu'est-ce que cela me fait?

BLANCHARD, *interrompant vivement.*

Mais beaucoup. Ignores-tu combien Mathieu t'est dévoué?... n'est-ce pas lui que tu viens chercher pour être ton second? et tu t'étonnes?...

MATHIEU.

Sans doute... n'est-ce pas moi que tu as choisi pour témoin?

DUMARTEL.

Merci de cet intérêt... eh bien, charge-toi de cette affaire. Rends-toi chez mon adversaire... tu as son adresse...

MATHIEU.

Blanchard, donne-moi cette carte?

BLANCHARD.

Tiens...

MATHIEU, *lisant.*

M. Dupont, cité Vindé, boulevard de la Madeleine. C'est bien!

BLANCHARD, *à part.*

Ce M. Dupont est parti depuis un an pour l'Ile-de-France; il n'y aura donc ni scandale, ni duel.

MATHIEU, *à Dumartel.*

Tu ne regretteras pas de m'avoir choisi pour témoin. Le rendez-vous est pour neuf heures chez ce M. Dupont. J'y cours. Permets seulement que je dise deux mots à Blanchard? Je lui laisse notre grande affaire à terminer. (*Il prend Blanchard à l'écart.*) Blanchard, tu as compris de quelle manière je vais m'acquitter de mon rôle de témoin. Dumartel était masqué quand ce M. Dupont l'a insulté. C'est moi qui prendrai la place de Dumartel. Je vais savoir en outre par ce M. Dupont quel était le jeune homme qui l'accompagnait au bal de l'Opéra... tu me comprends encore, Blanchard? car ta femme, tu m'as trompé, n'a pas passé la nuit ici non plus. Ce sera alors à toi à te faire justice, comme je vais me la faire de ce pas?

DUMARTEL, *à part.*

Cette émotion extraordinaire...

MATHIEU, *à Blanchard, toujours à l'écart.*

Puis, si le sort des armes ne m'est pas contraire, je reviendrai humilier, punir exemplairement celle qui m'a déshonoré. Jusque-là, je ne veux pas la voir. (*Haut, allant à Dumartel.*) Dumartel, sois tranquille!... sois tranquille.

DUMARTEL, *à part.*

Il l'est beaucoup moins que moi... Mes doutes reviennent... mais Blanchard... est bien calme. (*Au moment où Mathieu passe pour sortir, Blicourt entre : il ne peut se défendre d'un certain mouvement à l'aspect de Mathieu qui sort et de Blanchard.*)

SCÈNE VII.

BLANCHARD, DUMARTEL, BLICOURT.

BLICOURT, *à part, regardant Dumartel.*

Un domino rose! L'homme du bal, c'était Dumartel. (*A Blanchard.*) Je venais savoir si ce mémoire...

BLANCHARD.

Il est achevé. Nous avons passé la nuit entière à travailler. (*Il remet des feuillets écrits à Blicourt.*) Voulez-vous le parcourir, monsieur de Blicourt?

DUMARTEL, *à Blicourt.*

S'est-on bien amusé cette nuit? (*Blicourt lisant silencieusement les feuillets sur le bureau de droite.*)

BLANCHARD, *se rapprochant de la porte par où l'on va dans son appartement à droite. A part.*

Hélène est rentrée. Je l'entends, elle est dans sa chambre.

DUMARTEL, *à Blicourt.*

Vous a-t-on vu à quelque bal bien gai, bien fou? Et les intrigues? Je ne vous parle pas de vos conquêtes, puisque je vous tais les miennes.

BLICOURT.

Il manque le feuillet 17... Ah! le voici...

DUMARTEL.

Il n'y a plus de jeunesse! (*A Blanchard.*) T'expliques-tu, Blanchard, cette colère de Mathieu? (*A part.*) Il faut que je sache quelque chose.

BLANCHARD.

Eh! mon Dieu, est-ce que Mathieu n'est pas en colère depuis sa naissance?

DUMARTEL.

Sans doute, mais depuis sa naissance, je trouve qu'il a fait de notables progrès.

BLANCHARD.

Ensuite, outre l'intérêt qu'il te porte et qui lui a fait accepter avec tant de vivacité la mission de témoin dans ton affaire, Mathieu, dont tu connais les principes, a été irrité du récit de ton aventure, où deux femmes, qu'il suppose mariées, se font accompagner clandestinement au bal par deux jeunes gens, qu'il suppose aussi être les amants de ces dames.

BLICOURT.

Qu'ai-je entendu?

DUMARTEL.

Tu as raison...... mais il reste toujours à savoir qu'elles peuvent être les deux dames que j'ai vues entrer dans cette maison, les deux charmants dominos gris, cause de mon duel?

BLICOURT, *à part.*

Il nous a suivis... tout est découvert.

DUMARTEL.

Monsieur de Blicourt, qui vient souvent ici, pourrait peut-être nous l'apprendre. (*Il va vers Blicourt, qui affecte toujours d'être absorbé par sa lecture.*) Connaissez-vous les dames qui habitent cette maison?

BLICOURT, *sans lever la tête.*

La femme d'un avoué.

DUMARTEL.

Les femmes d'avoués n'ont pas d'amants. Ensuite?

BLICOURT.

La femme d'un notaire.

DUMARTEL.

Oh! les femmes de notaires n'ont pas d'amants non plus.

BLANCHARD.

Mon cher Dumartel, M. de Blicourt s'occupe de notre importante affaire, qui se décide dans quelques heures...

DUMARTEL.

Oh! pardon, je me retire... je vais me faire avancer une voiture par ton concierge...

BLANCHARD, *à part.*

Oui, pour le questionner.

DUMARTEL.

A deux heures je viendrai vous complimenter, Mathieu et toi, sur la victoire que vous aurez remportée à la chambre.

BLANCHARD.

Je t'accompagnerai jusqu'en bas, Dumartel.

DUMARTEL.

Pourquoi tant d'honneur? je ne le souffrirai pas.

BLANCHARD.

Non, j'ai quelque chose à te confier relativement à notre affaire...

DUMARTEL.

(*A part.*) Je ne saurai rien. (*Saluant Blicourt.*) Monsieur... (*Haut, à Blanchard.*) Puisque tu le veux.

ENSEMBLE.

DUMARTEL.

Cet honneur me dépite,
Il me vexe, il m'irrite;
Quoi! finir ma visite,
Sans avoir rien appris!

BLANCHARD *et* BLICOURT.

A la fin il nous quitte,
Et sa langue maudite,
Pendant cette visite,
Chez nous / Ici } n'a rien appris.

DUMARTEL, *seul.*

C'est à renoncer à la tâche:
Vraiment cela devient honteux,
Les gens ne veulent plus qu'on sache
Ce que l'on fait chez eux.

REPRISE DE L'ENSEMBLE.

(*Blanchard et Dumartel sortent.*)

SCÈNE VIII.

BLICOURT, *seul.*

Plus de doute! l'homme que j'ai provoqué en duel cette nuit, à l'Opéra, avec qui je me battrai ce matin à neuf heures, c'est M. Dumartel, et son témoin est M. Mathieu! Quel malheureux concours de circonstances! On va savoir que c'est moi par la carte que j'ai donnée; on va savoir que c'est Didier, puisqu'il est mon second dans ce duel... Pauvres femmes! Cependant rien ne me semble désespéré pour elles; cet odieux Dumartel ignore quelles sont les deux dames qu'il a suivies jusqu'ici. N'importe!

mon inquiétude est brûlante!... Fatalité! n'avoir pu les ramener avant le jour! Nous expions, Didier et moi, la joie de les avoir vues un instant heureuses. Quel rêve et quel réveil! Je ne le crains pas pour moi quel qu'il soit, mais pour madame Mathieu et madame Blanchard, quoique je ne doive pas me dissimuler que ma carrière diplomatique se trouvera gravement compromise s'il y a scandale. Dans quelques minutes, M. Blanchard va remonter, et mes doutes cesseront; le choc sera peut-être rude. Oh! ma vie entière pour sauver ces deux pauvres victimes du danger qu'elles courent. Du bruit derrière cette porte! (*La porte de droite s'ouvre.*) Madame Blanchard! Eh bien?

SCÈNE IX.

BLICOURT, HÉLÈNE *.

HÉLÈNE.

Rassurez-vous, votre conduite imprudente n'aura pas les suites funestes que vous avez dû redouter pour nous.

BLICOURT.

Est-il possible?

HÉLÈNE.

Mon mari n'est pas monté depuis hier dans ma chambre; rien n'est dérangé, rien n'indique qu'il y soit venu... Que je vous remercie, mon Dieu, pour tant de bontés!

BLICOURT.

Je n'ose croire encore à ce miracle.

HÉLÈNE.

Mais que je suis punie de ma légèreté par la mortelle peur que j'ai ressentie jusqu'au moment où je suis rentrée dans ma chambre... Monter cet escalier en plein jour... mes jambes fléchissaient... me figurer que mon mari allait m'ouvrir la porte de l'appartement et me dire... oh! tenez, rien que d'en parler, ma vue se trouble, ma voix s'éteint, j'ai froid là sur le cœur... ce n'est rien... oh! pourquoi, vous et votre ami, êtes-vous venus nous trouver à l'Opéra?... nous serions rentrées plus tôt...

BLICOURT.

C'était pour M. Didier la seule occasion de vous parler en liberté, la seule où il lui ait été permis de vous dire...

HÉLÈNE.

Quittez l'un et l'autre cette maison... créez un prétexte pour vous en éloigner dans quelques jours... vous écouterez ma prière, j'en suis sûre. Nous sommes, Laure et moi, deux pauvres provinciales que tout éblouit, fascine et enivre, moi surtout, mon Dieu. Je ne m'en défends pas: j'écoute avec ravissement quand on me parle de liberté, de fêtes, de bals, de plaisirs; et mon cœur méridional suit aisément mon imagination, là où l'on veut la conduire. Un enfant, un oiseau, une feuille, ont plus de volonté que moi; mais parce que je suis franche, votre ami sera-t-il méchant? parce qu'il m'aime, faut-il que je me perde?

BLICOURT.

Qu'elle est ravissante de naïveté!

HÉLÈNE.

Demain, quand il le voudra, il pourra m'entraîner dans le tourbillon où, cette nuit, je n'ai fait qu'avancer le pied; mais du bord de cet abîme qui me plaît, qui m'attire, j'ai aperçu le fond, et le fond, c'est le malheur, la honte, le désespoir pour moi, le déshonneur pour mon mari. Dites cela à votre ami, dites-lui: Vous n'avez qu'à la prendre par la main cette pauvre jeune femme, pour la précipiter dans le gouffre, cela dépend de vous... Elle n'y peut rien, mais rien. Allons! soyez bons tous les deux, dites, et cela vaut mieux, dites à votre ami de ne plus me voir; ne voyez plus Laure, monsieur de Blicourt; n'ayons tous les quatre qu'une pensée, qu'un sentiment, la joie, l'inexprimable joie d'être sauvés du plus grand péril que nous ayons pu courir. (*La porte de l'appartement de Mathieu s'ouvre brusquement, Laure paraît.*)

SCÈNE X.

LES MÊMES, LAURE .

LAURE.

Nous sommes perdues, Hélène... tout est découvert!

HÉLÈNE.

Ciel!

BLICOURT.

Parlez!

LAURE.

En rentrant, j'ai lu la colère de mon mari écrite partout dans ma chambre. Elle était dans le plus affreux désordre; les fauteuils renversés, des rideaux déchirés avec rage, une glace brisée...

HÉLÈNE.

Tu me fais peur!...

LAURE.

Sa boîte à pistolets au milieu de l'appartement, elle est vide.

HÉLÈNE.

Oh! mon Dieu!... qu'allons-nous devenir?... que faire?

BLICOURT.

Après tout, ne suis-je pas ici pour vous défendre? pour affronter toutes les colères, subir toutes les menaces, éloigner tous les coups qui vous seraient portés? c'est M. Didier et moi qui dirons à M. Mathieu, à M. Blanchard que notre imprudence a tout fait, que nous vous avons entraînées, que nous sommes allés à votre insu vous trouver à l'Opéra. (*A Laure.*) Madame, il lira dans mon sang, s'il le faut, votre justification.

LAURE.

Merci de ce dévouement, mais j'en attends de vous un autre; mon parti est pris, ma résolution fermement arrêtée. Je sais le sort qui m'attend: l'humiliation, si je cède, l'outrage, si je résiste. Monsieur de Blicourt, vous lirez la lettre que je viens de vous écrire sous l'impression du coup terrible qui nous frappe.

BLICOURT.

De m'écrire... à moi?...

LAURE.

Je n'ai rien voulu devoir à l'irréflexion de la pitié ou de l'entraînement.

HÉLÈNE, *à part, remontant.*

Qu'est-ce donc?

LAURE, *à Blicourt.*

Dans quelques heures vous m'apporterez la réponse.

BLICOURT.

J'obéirai, madame.

HÉLÈNE, *près de la porte du fond.*

On vient!... c'est mon mari...

LAURE.

Retirons-nous, Hélène. (*Laure et Hélène s'en vont par la porte de gauche.*

SCÈNE XI.

BLICOURT, BLANCHARD .

BLANCHARD.

Nous sommes seuls, occupons-nous vite de notre affaire, mon cher monsieur de Blicourt. (*Il va chercher le mémoire sur le bureau de droite.*)

BLICOURT, *à part.*

Quel langage!... pas un mot de colère... Monsieur Mathieu ne lui a rien dit...

BLANCHARD.

C'est à dix heures, ce matin, nous en sommes convenus hier, que vous devez porter ce mémoire à votre oncle, qui l'attend, pour enlever la question et le vote de la chambre. Vous m'obligerez de le lui lire vous-même, afin qu'il en retienne mieux les raisons. Cela vous prendra jusqu'à midi, mais la chambre n'ouvrant guère la séance qu'à une heure, vous aurez tout le temps nécessaire si vous apportez quelque activité, et vous m'avez habitué à votre zèle.

BLICOURT.

Une affaire des plus importantes m'oblige à vous prier de charger un autre que moi de porter ce mémoire à mon oncle.

BLANCHARD, *à part.*

Son duel!... (*Haut.*) Y songez-vous? Si je lui envoyais ce mémoire par une autre personne, votre oncle croirait que vous me retirez votre confiance.

BLICOURT.

C'est une prière.

BLANCHARD.

N'insistez pas, il m'est impossible d'y faire droit; votre zèle suffira à tout. (*Il lui remet le mémoire.*)

BLICOURT, *à Blanchard.*

Monsieur!... (*En s'en allant, à part.*) Mon duel! mon duel!... (*Il sort.*)

SCÈNE XII.

BLANCHARD, *seul.*

Didier vient de m'opposer le même refus quand je lui ai dit d'aller chez son père chercher les fonds du cautionnement, qu'attend le ministre. Son refus a achevé d'éclairer ma conviction. Il est le témoin de M. de Blicourt; et cette nuit, à l'Opéra, Didier était avec Hélène, comme M. de Blicourt était avec madame Mathieu. Je n'ai plus rien à savoir; et voici ce qui va arriver. Didier n'ira pas chez son père, le banquier; M. de Blicourt, chez son oncle, le député. Mon affaire est perdue, et c'est ce que je veux. En agissant ainsi, je me passe de leur générosité et je ne laisse percer aucun soupçon. Quant à Dumartel, il en sera pour sa curiosité; je l'ai mis en voiture. Et Mathieu n'aura rencontré personne là où il est allé chercher un adversaire à frapper.

Tout mourra donc avant de naître; j'ai comprimé l'embrasement dans mes mains. Ainsi, pas de scandale, pas de sang, excepté celui que ma blessure répand intérieurement goutte à goutte, car je souffre beaucoup. Il m'étouffe ce masque de marbre que j'ai sur le visage; le poison lent du silence est terrible, c'est celui qui tue!... Oh! c'est trop pour un homme de retenir à la fois sa colère, son indignation, ses cris et ses pleurs... Hélène, amour charmant de ma jeunesse!... trésor caché de ma maison... Hélène... elle en aime un autre... elle a été éblouie par les brillants dehors qu'elle n'a pas trouvés en moi... Oh! les femmes ne savent pas tout ce qu'il y a de véritable amour dans le dévouement silencieux de l'honnête homme qui aime comme Dieu, sans bruit, mais toujours... elle va venir... je l'attends... oh! qu'elle est cruelle la nécessité de se venger, de frapper la main qu'on a couverte autrefois de baisers et de larmes... C'est elle.

SCÈNE XIII.

BLANCHARD, HÉLÈNE .

BLANCHARD, *d'une voix lente et émue, il fait signe à Hélène d'avancer.*

Il se passe depuis quelque temps dans notre intérieur des choses fort pénibles; elles ne seraient sans doute pas arrivées, si nous eussions, vous et moi, mieux étudié nos caractères, mieux compris l'un et l'autre la valeur de notre rôle dans le ménage, et permettez-moi de le dire, un peu moins songé à nous...

HÉLÈNE.

Je vous atteste... je vous jure que l'événement de cette nuit...

BLANCHARD, *l'arrêtant.*

Oui, j'ai trop songé à moi depuis que vous êtes ma femme; j'aurais dû me rappeler sans cesse que je vous avais prise par amour et que la meilleure preuve d'amour à donner à une femme c'est de ne pas lui faire regretter de vous avoir accepté pour mari...

HÉLÈNE.

Que dites-vous?

BLANCHARD.

Je dis, Hélène, qu'en cherchant à devenir riche, j'ai oublié de vous rendre heureuse. Le bonheur d'une jeune femme n'est pas d'être courbée du matin au soir sur un bureau et de faire des chiffres. Elle a reçu du ciel une âme à laquelle il faut donner de l'air et de la lumière, comme aux fleurs, ou bien elle se vicie et meurt.

HÉLÈNE.

Mais ces paroles, d'indulgence, de bonté... ces pensées généreuses...

BLANCHARD.

J'aurais dû les mettre en pratique plus tôt... mais il est temps encore... Hélène, en vous demandant grâce pour un passé qui s'accuse, je viens vous promettre un plus doux avenir...

HÉLÈNE.

Oh! mon Dieu!... mon Dieu! il m'accable...

BLANCHARD.

Désormais, vous irez dans le monde avec moi; je veux que vous goûtiez à mon bras toutes les distractions, toutes les surprises, tous les plaisirs dont votre âge a besoin; vous êtes riche, je vous ferai heureuse...

AIR :

A mes côtés, à mon bras, votre appui,
Vous connaîtrez ce monde plein de charmes,
Il est à vous, car je veux aujourd'hui,
Payer par un bonheur chacune de vos larmes.
Tous les plaisirs, dont votre âge est jaloux,
Vous les aurez, compagne de ma vie,
Ah! croyez-en cette voix attendrie,
Et maintenant me pardonnerez-vous,
Oui, dites moi, me pardonnerez-vous?

HÉLÈNE, *tombant en pleurant aux pieds de Blanchard.*

Qui me pardonnera, moi?

BLANCHARD.

Levez-vous, essuyez vos larmes. On vient... (*Un domestique entre et remet une lettre.*) C'est de Mathieu! (*Blanchard lit sur la suscription :*) « Pour être lue en présence de ma femme. » (*Au domestique.*) Priez madame Mathieu de venir. (*Le domestique va dans l'appartement de gauche.*) Que peut m'écrire Mathieu?... Pourquoi cet ordre étrange de n'ouvrir cette lettre que devant sa femme? où est-il donc en ce moment?... Mais voici madame Mathieu.

SCÈNE XIV.

LAURE, BLANCHARD, HÉLÈNE .

BLANCHARD.

J'obéis, madame à un ordre de votre mari, en vous invitant à écouter la lecture de cette lettre, que je reçois de lui à l'instant.

LAURE.

J'écoute. (*Pendant cette lecture elle montre une grande émotion.*)

BLANCHARD *lit.*

« Mon cher ami, j'ai trouvé ce M. Dupont, à la cité Vindé. » Il l'a trouvé! que veut dire?... c'est impossible; Dupont, qui est à l'Ile-de-France depuis un an, dont j'ai reçu une lettre il y a huit jours! (*Il reprend.*) « Je l'ai trouvé, mais ce n'a pas été sans « peine... je te raconterai cela, si toutefois j'en reviens, car me « voici au moment d'aller sur le terrain; l'arme est le pistolet, « et les conditions du combat sont parfaitement réglées; nous « nous battrons à vingt-cinq pas. »

LAURE.

Un duel!

HÉLÈNE.

Oh! mon Dieu!

BLANCHARD.

Je m'y perds! mais où a-t-il lieu ce combat que je ne m'explique pas?... que je coure l'empêcher! la suite de sa lettre me l'apprendra! Poursuivons... « Tu diras à madame Mathieu, pour « qui je me bats, que si je survis, malheur à elle! qu'elle trem- « ble!... Après son monsieur Dupont!... ce sera son tour. »

LAURE.

C'est insensé! je ne connais pas ce M. Dupont.

BLANCHARD.

Je le sais, madame... comment peut-il se battre avec un homme qui n'était certes pas à l'Opera, qui habite à deux mille lieues de Paris? (*Il continue à lire.*) « Mais on m'appelle, on m'attend... le « fiacre est en bas. Adieu. En maudissant madame Mathieu, je la « fais héritière de tous mes biens, qui s'élèvent à huit cent mille « francs, d'après notre bilan du mois dernier.

LAURE, *arrachant la lettre des mains de Blanchard et la jetant à terre, après l'avoir froissée.*

Je voulais son amour, et non pas ses richesses.

BLANCHARD.

Pas une ligne! pas un mot qui m'apprenne où il est allé se battre... Que faire?... je cours à Vincennes! (*Il appelle; un domestique paraît.*) Une voiture! (*Le domestique se retire.*)

HÉLÈNE.

Oui... courez... trouvez-le... empêchez...

BLANCHARD, *apercevant Laure qui vient de s'évanouir sur le fauteuil de gauche, dit à Hélène en sortant.*

Ne l'abandonnez pas! (*Hélène se précipite vers Laure.*)

ACTE III.

Un salon riche, fauteuils, un guéridon à gauche. Portes latérales au premier plan.

SCÈNE I.

LAURE, *seule, assise à gauche, près du guéridon.*

M. de Blicourt va venir, il apportera la réponse à ma lettre. Pourquoi l'ai-je écrite?... pouvais-je ne pas l'écrire? La colère de M. Mathieu, après son duel, se tournera violente, impitoyable contre moi... Il me tuerait!... Mais, pourquoi ce duel mystérieux dans lequel il peut succomber et m'accuser, en tombant, de l'avoir fait mourir?... Moi!... non!... j'ai bien fait d'écrire cette lettre à M. de Blicourt... je ne verrai plus rien... je ne saurai plus rien... je serai comme morte... Préviendrai-je du moins M. Blanchard de ma résolution? un si noble ami!... Non, il ne faut pas... il m'en détournerait... Mais Hélène?... non plus : elle obtiendrait de moi quelque faiblesse. Allons! du courage une dernière fois... ma tête est brûlante... j'ai la fièvre dans le sang... mais M. de Blicourt ne vient pas... Ah!... le voici.

SCÈNE II

LAURE, BLICOURT.

LAURE.

Je vous remercie de votre exactitude, j'y comptais... je suis prête.

BLICOURT.

J'ai lu votre lettre.

LAURE.

Elle est l'écho sincère de mes souffrances arrivées à leur dernier terme, l'expression irrévocable de ma détermination... Que mon sort s'accomplisse!

BLICOURT.

Oui, vous avez bien fait de vous adresser à moi avec confiance, de me considérer comme l'appui le plus ferme au moment du naufrage; tant d'abandon, c'est plus que de l'amour, c'est de la foi!...

LAURE.

Vous me sauvez... partons!

BLICOURT.

Un mot encore...

LAURE.

Parlez... mais le temps est précieux.

BLICOURT.

Tout en vous m'est cher comme vous-même. Cette fuite... votre réputation... ne craignez-vous pas?

LAURE.

Je mets entre l'opinion du monde et ma réputation l'immensité des mers.

BLICOURT.

Nous la retrouverons sur le rivage où il nous faudra descendre, cette opinion, que vous croirez avoir laissée en Europe.

LAURE.

Que dites-vous?

BLICOURT.

Le nouveau monde a tous les préjugés de l'ancien.

LAURE.

Eh bien, pourquoi m'effrayer... ne m'aimerez-vous pas là-bas comme ici?

BLICOURT.

Moi, ne pas vous aimer toujours et partout!... mais, parce que je vous aime, dois-je vous taire la vérité? dois-je vous cacher que dans un pays où je ne pourrai pas vous présenter comme ma compagne, comme ma femme, vous n'aurez aucun rang, aucune place honorable et digne à mes côtés? Si vous alliez être plus malheureuse qu'ici, et par ma faute!

LAURE.

Plus malheureuse qu'ici?... est-ce que c'est possible?... Mais l'heure s'écoule. (*Elle va pour sortir.*)

BLICOURT.

Je serai franc...

LAURE, *le regardant.*

Ne l'auriez-vous pas été dans tout ce que vous venez de me dire?... Oh! mon Dieu!...

BLICOURT.

Je l'ai été, mais je n'ai pas tout dit...

LAURE, *redescendant la scène.*

Hâtez-vous...

BLICOURT.

Je dépends de ma famille... je dois à mon oncle ma fortune, ma position dans le monde, l'emploi diplomatique que je vais occuper; il exige de moi en reconnaissance qu'un mariage avec une riche héritière espagnole...

LAURE.

Ah! vous allez vous marier au Mexique...

BLICOURT.

Par devoir...

LAURE.

Je comprends maintenant votre sollicitude pour moi... la portée de vos bons conseils... vous ne pouvez vous sacrifier à une femme aimée en passant... Je ne me pardonne pas de vous avoir tant parlé de mes souffrances... de vous avoir demandé un service impossible... mais je ne savais pas qu'il y avait la pensée et le nom d'une femme dans le cœur auquel frappait une autre femme... Vous refusez, vous restez muet... c'est fort bien... mais vous m'avez perdue cependant, vous êtes venu à ce bal!... Je suis folle, c'est moi qui me suis perdue... il ne fallait pas y aller... oh! que d'humiliations en un jour!... et ne pouvoir dévorer mes larmes!... il les voit, quelle honte!

BLICOURT.

Vous pleurez, eh bien, je n'ai rien dit... venez... fuyons... je consens...

LAURE.

Non... non... votre consentement cesserait avec mes larmes... moi, je reste... je me résignerai par devoir... par raison... je suis déjà, je le sens, à demi consolée : demain je serai heureuse... Vous le voyez... je suis calme... maîtresse de moi... je ne pleure pas... (*Elle s'essuie les yeux avec son mouchoir. À part, en s'en allant.*) O mon Dieu! mon Dieu! faites-moi mourir! (*Elle sort, à droite.*)

SCÈNE III.

BLICOURT, *seul.*

Son désespoir me déchire le cœur. Je la verrai encore... je lui écrirai... je calmerai le délire de son imagination... mais il faut que j'aille retrouver Didier... je lui ai laissé le soin d'attendre plus longtemps M. Dumartel qui devait être chez moi à neuf heures, et que j'ai vainement attendu moi-même jusqu'à midi, ainsi que son témoin, M. Mathieu. Étrange retard que je ne m'explique pas dans une circonstance aussi grave... Cependant je ne puis partir d'ici sans rendre compte à M. Blanchard, non pas de ce que j'ai fait, mais de tout ce que je n'ai pas fait pour lui auprès de mon oncle. Si la chambre a voté aujourd'hui, que sera-t-il arrivé?...

SCÈNE IV.

BLICOURT, BLANCHARD, DUMARTEL, *entrant ensemble.*

DUMARTEL.

Mais écoute-moi donc! quand je te dis...

BLANCHARD, *traversant le théâtre pour se rendre dans son appartement à gauche.*

Ni à Vincennes!... ni au bois de Boulogne!... ni à Saint-Germain!... Ce doute me navre, cette longue attente me désespère.

DUMARTEL.

Que dit-il?

BLANCHARD.

Pauvre Mathieu! (*Il rentre chez lui.*)

SCÈNE V.

DUMARTEL, BLICOURT.

DUMARTEL.

C'est la journée de l'inattendu. Croiriez-vous, monsieur de Blicourt, que ce n'est pas notre ligne qui a été votée?... le diable s'en est donc mêlé?... nous avions la majorité, et ce sont nos concurrents qui l'emportent!... Ils avaient donc deux majorités?...

BLICOURT.

Monsieur, je vous ai attendu chez moi jusqu'à midi...

DUMARTEL.

Moi!... c'est bien de la bonté! mais...

BLICOURT.

Il était convenu que vous seriez à neuf heures chez moi pour cette affaire...

DUMARTEL.

Pour l'affaire du chemin de fer?

BLICOURT.

Non, monsieur, pour l'affaire de l'Opéra.

DUMARTEL.

De l'Opéra, dites-vous?... Je l'aurai oublié... totalement oublié...

BLICOURT.

On n'oublie pas ces sortes d'affaires-là.

DUMARTEL.

C'est possible... mais enfin, pourquoi devais-je me trouver chez vous à neuf heures?

BLICOURT.

Pour nous battre, monsieur.

DUMARTEL.

Nous battre!

BLICOURT.

Auriez-vous si vite perdu le souvenir de l'explication que nous avons eue la nuit dernière à l'Opéra, par suite de vos inconvenantes plaisanteries adressées à deux jeunes femmes?...

DUMARTEL.

Mais alors, vous êtes donc ce que j'avais ignoré jusqu'ici, M. Dupont?

BLICOURT.

Monsieur, cette nouvelle moquerie...

DUMARTEL.

Je ne me moque pas, je croyais très-sérieusement qu'on vous nommait monsieur de Blicourt.

BLICOURT.

Trêve à ce quiproquo... c'est là mon nom... d'ailleurs, monsieur, ma carte...

DUMARTEL.

Je n'ai jamais eu de carte à vous.

BLICOURT.

Comment?...

DUMARTEL.

Je vous assure que je n'ai eu en main, après l'explication dont vous parlez, que la carte de M. Dupont, cité Vindé, chez qui mon témoin est encore en ce moment, et ce témoin est M. Mathieu.

BLICOURT.

M. Dupont...... cité Vindé?... N'êtes-vous pas M. Dumartel? vous demanderai-je à mon tour?

DUMARTEL.

Il ne m'est pas permis d'en douter.

BLICOURT.

Monsieur a eu peut-être deux affaires cette nuit à l'Opéra?

DUMARTEL.

J'en ai eu beaucoup.

BLICOURT.

Comme j'affirme que la mienne est du nombre, malgré l'obscurité qui plane sur tout ceci, je vous dirai que les deux femmes dont vous avez blessé l'honneur par vos propos portaient comme déguisement un domino gris.

DUMARTEL.

Ah!... j'y suis.... mais c'est bien moi.... oui, deux femmes, dont j'ai blessé l'honneur et qui étaient allées au bal de l'Opéra sans leurs maris.... avec leurs.... avec vous et votre ami.... deux dominos gris qui sont entrés dans cette maison.... que ne le disiez-vous tout de suite?

BLICOURT.

Eh bien oui, les deux jeunes gens qui les protégeaient, c'était M. Didier et moi... et c'est avec moi, M. de Blicourt, avec moi, qui vous ai donné ma carte, que vous avez pris rendez-vous à neuf heures, ce matin pour vous battre.....

DUMARTEL.

Mais alors, qu'ai-je à démêler avec M. Dupont, dont j'ai remis la carte à Mathieu, mon témoin?

BLICOURT.

Peu importe!... .

DUMARTEL.

Cependant?....

BLICOURT.

Monsieur, tout ceci pourrait bien n'être à la fin qu'une fable.... comme votre courage....

DUMARTEL.

Monsieur!

BLANCHARD, *entrant par où il est sorti.*

Le voici!... c'est lui... je viens de le voir descendre de voiture..... courons à sa rencontre.....

DUMARTEL, *remontant.*

Mathieu! nous allons savoir...

SCÈNE VI.

LES MÊMES, MATHIEU.

BLANCHARD, *embrassant Mathieu.*

Cher Mathieu!

MATHIEU.

J'ai triomphé!... ah! j'avais affaire à un rude adversaire...... mais enfin! j'ai triomphé! C'est ton tour maintenant.

DUMARTEL.

Te serais-tu battu? (*A part.*) Que veut dire?

MATHIEU.

Comme un lion et pour tous les maris.

DUMARTEL.

Permets je ne t'avais pas chargé de leur défense..... mais, comment, toi qui n'étais que témoin désintéressé?...

MATHIEU.

Je ne sais comment cela s'est fait? ne voyons que le résultat... je suis vainqueur.

BLANCHARD, *avec anxiété.*

Mais vainqueur de qui?

DUMARTEL.

Oui, de qui?

MATHIEU.

Comment! vous le demandez tous les deux? serais-je donc devenu fou? (*A Dumartel.*) Mais je suis vainqueur de ce M. Dupont qui t'a menacé d'un soufflet la nuit dernière à l'Opéra.

BLICOURT, *à part.*

Je m'y perds.

MATHIEU.

De ce M. Dupont qui conduisait avec son ami deux impudentes coquettes...

BLANCHARD.

Mais ce M. Dupont n'est pas à Paris, il n'existe pas....

MATHIEU.

Il n'existe pas!.. dis plutôt qu'il a failli ne plus exister. Il n'existe pas!...

BLANCHARD.

Non... te dis-je.

MATHIEU.

Écoutez-moi. Je cours ce matin à la cité Vindé pour arranger l'affaire de mon ami Dumartel.

DUMARTEL.

Tu n'arranges pas mal. (*A part.*) Écoutons.

MATHIEU.

La cité Vindé, qu'on devrait plutôt appeler la cité Dupont, vous allez savoir pourquoi, est une véritable ville : trois cours, vingt escaliers, douze concierges, quinze cents habitants. Je demande M. Dupont au concierge de la première cour; il me répond: Le troisième escalier, au septième, à droite. J'opère cette ascension; je frappe, on ouvre. « M. Dupont? — C'est moi, monsieur. — Vous étiez, cette nuit, au bal de l'Opéra? — Non, monsieur. — Vous y accompagniez deux dames? — Non, monsieur. — Vous m'avez insulté? — Non, monsieur; je suis tailleur...» Et il me ferme la porte au nez.

BLANCHARD, *à part.*

Fatalité! il se trouve un Dupont dans cette cité... Ce nom est si commun à Paris!...

MATHIEU.

Je descends, furieux; je me plains au concierge : « Nous avons un autre Dupont dans la cité, » me dit-il.

BLANCHARD, *à part.*

Il y en avait deux!

MATHIEU.

« C'est sans doute celui-là que cherche monsieur? comment! si c'est celui-là! montez alors au sixième étage de la troisième maison de la seconde cour. — Je dévore six nouveaux étages, et je sonne à fendre les murs. J'attends cinq minutes, cinq siècles! Enfin, on ouvre. — Que désire monsieur? — M. Dupont? — C'est moi. — Vous étiez cette nuit au bal de l'Opéra? — Non, monsieur. — Vous y accompagniez deux dominos gris? — Non, monsieur. — Vous m'avez menacé d'un soufflet? — Non, monsieur; j'ai un rhumatisme aigu dans les jambes; je ne suis pas sorti depuis trois mois... » Et une seconde fois la porte se ferme devant moi avec la même impolitesse. Je redescends, je me précipite dans la troisième cour et m'adresse au troisième concierge. « Auriez-vous un Dupont, vous aussi, dans vos dépendances? — Très certainement, j'en ai un, M. le colonel Dupont. — C'est ça même, dis-je. Quel étage? — Le troisième. » J'y suis d'un bond, car je ne marchais plus. Je sonne; on valet m'ouvre brusquement; ne s'avise-t-il pas de trouver étrange ma visite à une pareille heure! J'insiste, j'élève la voix, un homme aux moustaches noires, hérissées, vêtu de manière à me convaincre que je l'avais dérangé dans son sommeil, s'avance pâle de colère vers moi. « Vous êtes le colonel Dupont? lui dis-je. — Oui, monsieur. — Vous étiez, la nuit dernière, au bal de l'Opéra? — Oui, monsieur, » me répond-il en me regardant de haut en bas. En le regardant de bas en haut, j'ajoute : « — Vous y étiez avec deux dames? — Oui, monsieur, me riposte-t-il d'une voix de tonnerre. — Vous m'avez menacé d'un soufflet? » lui dis-je. Et, sans attendre sa réponse, je lève la main... Il lève aussitôt la sienne, en me disant, d'un ton plus outrageant que quatre soufflets : « Non-seulement j'étais à l'Opéra avec vos dames, mais j'ai soupé avec elles, j'ai bu du vin de Champagne avec elles jusqu'au jour, et nous nous sommes moqués de vous toute la nuit. » Il ajoute : « Est-ce au pistolet ou à l'épée? — Je lui réponds : Au pistolet. » Il s'habille, et nous partons. En chemin, il s'adjoint un second, et nous nous rendons dans la forêt de Marly. Mais comme je n'étais plus témoin dans cette affaire, il m'en fallait un... J'ai pris le premier paysan venu, et le colonel Dupont et moi nous nous sommes ensuite placés à distance. Le sort le favorise; il tire le premier, il me manque; je l'ajuste, il tombe.

BLANCHARD.

Mort?...

MATHIEU.

Blessé seulement au poignet gauche. La douleur l'avait fait évanouir.

BLANCHARD.

Mais, malheureux, tu as frappé un homme qui ne t'avait rien fait, qui n'avait rien fait à Dumartel. Il y a une méprise aggravée par ton aveugle et violente brusquerie...

DUMARTEL.

Je le crains maintenant.

BLANCHARD.

J'en suis sûr...

MATHIEU.

Allons donc! vous êtes ridicules tous les deux avec votre méprise et ma brusquerie. Enfin, on a transporté le colonel Dupont chez lui, et moi, je suis bien vite venu, mes amis, vous dire comment je châtiais ceux qui se jouent de l'honneur des maris après avoir souillé celui des femmes.

DUMARTEL, *désignant Blicourt.*

Je demanderai maintenant à monsieur s'il s'obstine encore à me croire celui qui a insulté les deux dames qu'il accompagnait à l'Opéra?

BLANCHARD, *à part.*

Misérable Dumartel!.. tout était fini, tout recommence.

MATHIEU.

Que veux-tu dire, Dumartel?...

DUMARTEL.

Oui, monsieur de Blicourt, qui avait pour compagnon de plaisir M. Didier, a eu, la nuit dernière à l'Opéra, une dispute grave, une affaire sérieuse...

MATHIEU.

Vous aussi, monsieur de Blicourt?

BLICOURT.

Un malheureux hasard... l'obligation de repousser une injure faite à deux femmes...

DUMARTEL.

Et ces messieurs voudraient que leur affaire fût celle, mon cher Mathieu, que tu viens de terminer d'une manière si expéditive et comme si elle t'eût été personnelle.

MATHIEU.

Cela ne saurait être.

BLANCHARD.

Tu as parfaitement raison.

DUMARTEL.

Je ne dis pas, mais...

BLANCHARD.

Terminons...

MATHIEU.

Tout est terminé d'un seul mot. Les deux dames qu'accompagnaient Didier et M. de Blicourt portaient-elles deux dominos gris comme celles que tu as suivies, Dumartel? non.

DUMARTEL.

Oui.

MATHIEU.

Ah!

BLANCHARD.

Qu'en sais-tu, Dumartel?

DUMARTEL.

N'est-ce pas, monsieur de Blicourt?...

BLICOURT.

Oui, monsieur.

MATHIEU.

Mais enfin, les deux dames que ces messieurs protégeaient sont-elles entrées en quittant l'Opéra dans cette maison?

BLANCHARD.

Dumartel!

MATHIEU.

Blanchard!

DUMARTEL.

Mais... oui.

MATHIEU, *jetant son chapeau à terre avec colère, et s'adressant à Blicourt.*

C'est donc vous, monsieur de Blicourt! vous que j'ai reçu chez moi, vous que j'ai traité en ami... Quoi! vous êtes jeune, riche, noble, vous pouvez courtiser les femmes de votre rang, et vous venez furtivement dans la maison d'un homme de labeur, dont le ménage est toute la joie, et vous lui dérobez son bonheur obscur, unique et caché, pour le dissiper en une nuit! Mais c'est voler le manteau du pauvre. Vos aïeux gentilshommes étaient du moins de brillants séducteurs; leurs fils dégénérés, vos pères du dix-huitième siècle, des corrupteurs qui ne s'en cachaient pas; mais, vous autres, on ne sait pas ce que vous êtes; cela n'a plus de nom. Mais qui donc alors, ô mon Dieu! ai-je renversé tantôt sous le choc de ma balle? Blanchard, tu avais raison. J'ai commis quelque funeste méprise... Mais ceci s'éclaircira. A d'autres soins en attendant! J'ai ma pensée... Oui, cela vaut mieux... L'offense est trop grave... Les lois?... Que font les lois?... Elles prononcent la séparation. Est-ce que j'ai besoin de la loi pour cela?... D'ailleurs, elle ne trouverait même pas que j'ai été offensé... Je serai ma propre loi. (*Il sonne, un domestique vient.*) Madame Mathieu! (*Le domestique se retire à droite.*) Justice va être faite devant vous tous d'une manière éclatante, puisque tous vous savez maintenant que M. de Blicourt m'a déshonoré dans ma femme.

SCÈNE VII.

LES MÊMES, LAURE, HÉLÈNE.

MATHIEU, *à Laure.*

Madame, tout est connu. Par suite d'une erreur que je déplore, et que je m'efforcerai de réparer, j'ai blessé en duel, à cause de vous, un homme dont monsieur (*Il regarde Blicourt.*) aurait dû prendre la place sur le terrain de la réparation.

BLICOURT.

Je suis prêt à vous y suivre, monsieur, bien qu'à regret.

MATHIEU.

Non, monsieur, j'ai en réserve un autre genre de vengeance. Pas de duel. Un coup de pistolet, un coup d'épée, c'est le courage d'une minute, c'est la douleur d'un instant. Ma vengeance durera autant que nous deux: j'en mourrai peut-être, mais vous en souffrirez toujours.

BLANCHARD

Que va-t-il faire?

MATHIEU.

Dans le monde politique où vous allez vous produire, on n'avance qu'entouré d'ennemis acharnés, d'envieux vigilants, toujours prêts à glisser la pierre d'un scandale sous le char de l'ambitieux, pour le renverser dans la boue... J'ai trouvé la pierre qui fera trébucher votre avenir.

BLICOURT.

Monsieur!...

MATHIEU.

Afin de faire un chemin plus rapide, vous comptiez contracter bientôt une riche alliance. . Je l'empêcherai ..

BLICOURT.

Vous, monsieur...

MATHIEU.

Au moment où vous allez partir pour aller chercher au Mexique la femme qu'on vous a choisie, je viens en placer une autre à votre bras... une autre que vous aimez... qui vous aime... Oh! ma conduite est pleine de générosité, et je cours en héros au-devant du ridicule. Mais bientôt vous n'aimerez plus; et à la place de la femme riche, noble, influente, que vous alliez épouser et qu'on ne vous accordera pas, vous en trouverez une qui vous aura fermé à jamais la carrière. L'une eût été votre couronne, celle que je vous donne sera votre fardeau... Et ne croyez pas que vous la chasserez. De tous les scandales, vous préférerez le moins public, le moins grand: celui de la garder. D'ailleurs, je vous connais: une implacable délicatesse vous empêchera de mettre à la porte de chez vous celle que vous aurez fait renvoyer du seuil conjugal. Vous pensiez m'attacher à ce poteau banal où l'on rit tant de voir les maris exposés... Je change les choses. Vous m'avez pris ma femme!... Eh bien, je vous dis: Gardez-la! qu'elle soit le boulet de votre déshonneur. (*Il se précipite vers sa femme, qui pousse un cri déchirant, la prend par le bras, et la jette à ses pieds* (tableau); *il va s'asseoir à gauche sur un fauteuil près du guéridon; Hélène relève Laure, et se retire un peu à droite. Blanchard au fond. Un domestique paraît et lui remet une lettre.*)

BLANCHARD, *courant à la signature.*

Que vois-je?... le colonel Dupont. (*Il lit.*) « Monsieur,
« Le médecin qui a visité ma blessure l'a déclarée sans danger. Revenu de la longue défaillance produite en moi par la douleur, mon premier soin, en homme qui estime le courage, est de vous écrire pour vous faire une révélation d'une grave importance pour vous. Je viens vous dire ce que votre extrême violence ne m'a pas permis de vous apprendre ce matin. Sachez donc, monsieur, qu'aucune des deux dames que je conduisais au bal la nuit dernière ne porte votre nom...

DUMARTEL.

Écoutons.

BLANCHARD, *lisant.*

« Cependant, comme en pareille circonstance, une déclaration semblable a besoin de se produire avec des preuves certaines, sous peine de paraître un acte de générosité envers un adversaire loyal, je vous dirai, monsieur, pour la tranquillité de votre ménage...

DUMARTEL.

Voyons, que va-t-il dire?

BLANCHARD, *lisant.*

« Que ces deux dames, plus que légères, plus que compromises déjà, s'appellent, l'une, madame Delphine Duplessis...

DUMARTEL.

Madame Delphine Duplessis! (*Il rit.*) C'est miraculeux de surprise! c'est charmant! c'est fait pour moi! encore mon étoile!... madame Duplessis est la femme d'un de mes bons amis... Quelle aubaine!... vais-je intriguer, mettre aux cent coups ce brave ami, cet excellent Duplessis... il saura tout. (*A Blanchard.*) Mais continue...

BLANCHARD, *lisant.*

« L'autre dame s'appelle madame Dumar... (*Blanchard hésite.*) Madame... (*Il s'arrête et reste très-embarrassé de la contenance de Dumartel, sur lequel il a fixé son regard.*)

MATHIEU.

Eh! bien, qu'on achève... (*Blanchard, toujours très-embarrassé, montre à Dumartel le nom écrit, celui-ci fait un mouvement, se retire confus, puis il revient pour se saisir de la lettre; à ce moment madame Blanchard se précipite entre eux deux, s'empare de la lettre et dit.*)

HÉLÈNE.

Auparavant, monsieur Dumartel dira hautement qu'il nous a vues hier, madame Mathieu et moi, en manifestant l'une et l'autre notre frayeur, lorsque M. Didier et M. de Blécourt sont venus à notre insu nous trouver à l'Opera.

DUMARTEL, *les yeux fixés sur la lettre.*

Je l'avoue.

HÉLÈNE.

Il dira encore que Laure et moi l'avons supplié, cette nuit, au moment du trouble, et quand nous venions de perdre Marcel dans la foule, de nous aider à sortir de la salle, et que nous pleurions toutes deux. (*Elle regarde Laure.*)

DUMARTEL.

C'est la vérité.

HÉLÈNE, *tenant toujours la lettre.*

Monsieur Dumartel affirme enfin sur son honneur que depuis le moment où M. de Blécourt et M. Didier nous ont abordées, jusqu'au moment où nous sommes rentrées ici, chez nous, il nous a constamment suivies, et qu'ainsi il a veillé toute la nuit sur nous comme un père.

DUMARTEL.

Sur mon honneur! je le jure. (*Hélène déchire la lettre, dont Dumartel ramasse furtivement les morceaux.*)

BLANCHARD *se jette dans les bras d'Hélène; à Mathieu, qui est toujours assis.*

Mathieu! Mathieu! ne nous imiteras-tu pas?

HÉLÈNE.

Laure, il te pardonne aussi.

LAURE, *à Mathieu, qui lui tend la main avec une émotion tendre.*

Voulez-vous me permettre d'aller passer six mois à Bordeaux, auprès de ma mère?

BLANCHARD, *à Hélène.*

Elle ne sera que trois mois absente. A son retour, grande soirée et bal. Je t'invite, Dumartel.

DUMARTEL.

Merci! (*Au public.*) Messieurs, il ressort clairement de tout ceci, comme je l'ai indiqué hier matin, que l'art d'être marié ressemble à beaucoup d'égards à l'art de gouverner. Il y a le mariage démocratique, où le mari et la femme font chacun ce qui leur plaît; mon mariage, par exemple; je ne vous dis pas ce que j'en pense... mes opinions politiques ne me le permettent pas... Il y a ensuite le mariage despotique, où le mari seul gouverne en tyran celui-là, (*Il montre Mathieu et Laure.*); vous venez d'en voir les conséquences. Il y a enfin le mariage constitutionnel, où la femme et le mari se partagent les douceurs du pouvoir; celui-ci (*Il désigne Blanchard et Hélène.*), c'est le meilleur... Je vous conseille donc... de rester garçons...

76429

Typ. de Mme Ve DONDEY-DUPRÉ, rue St-Louis, 46, au Marais